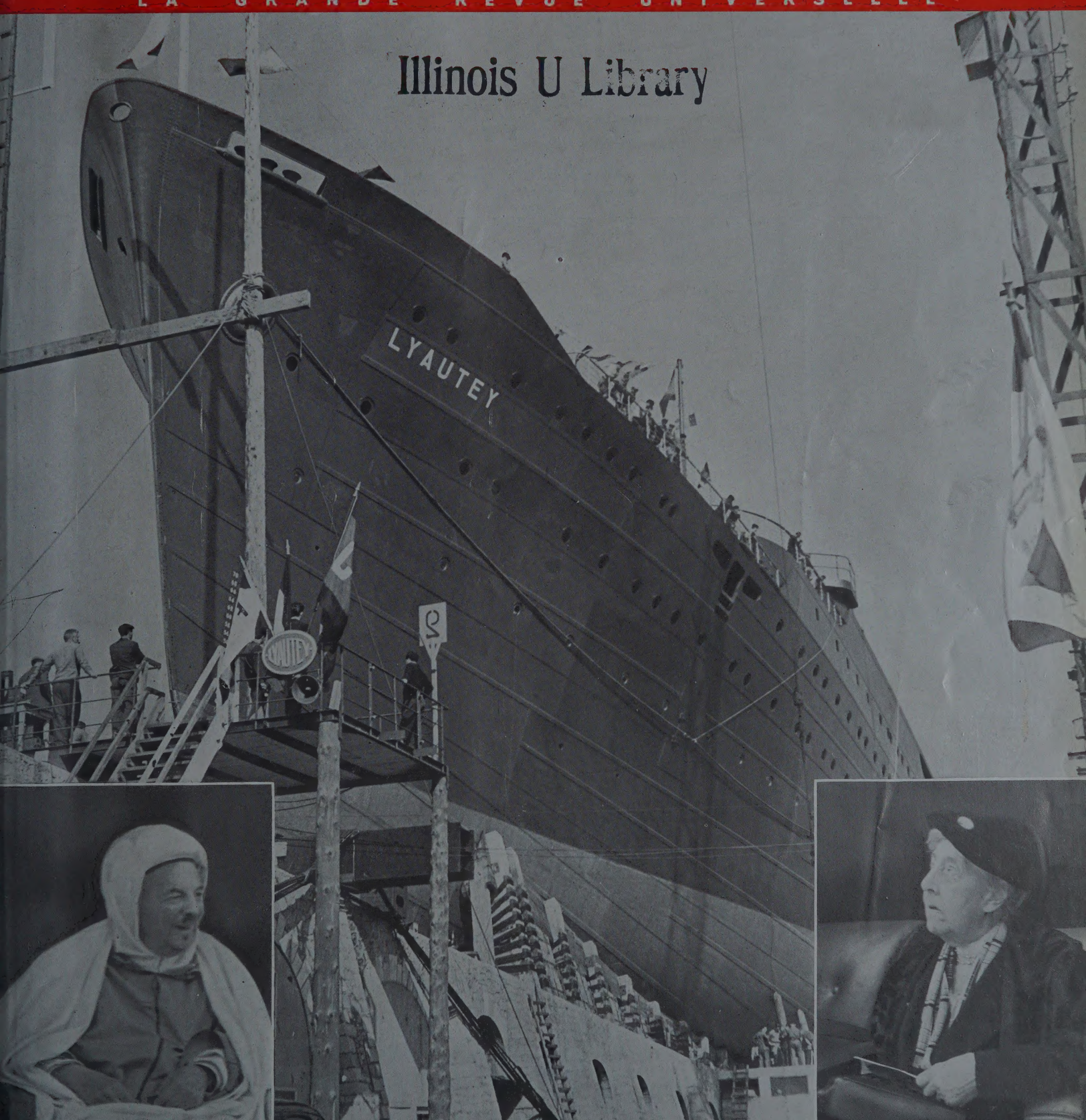
21 OCTOBRE 1950 N° 262 - 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



Phot. *France-Illustration* (Henri Pa

LE LANCEMENT DU « LYAUTEY »

A l'heure où S. M. Sidi Mohammed ben Youssef prenait congé officiellement de la capitale, dont il avait reçu un chaleureux accueil, une nouvelle manifestation d'amitié franco-marocaine se déroulait aux chantiers de La Seyne. En présence de M^me^ la maréchale Lyautey, sa marraine, et du représentant du Sultan, S. E. Si Kaddour ben Ghabrit, avait lieu le lancement du paquebot qui porte le nom du grand Français à qui le Maroc est redevable d'un prodigieux essor.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

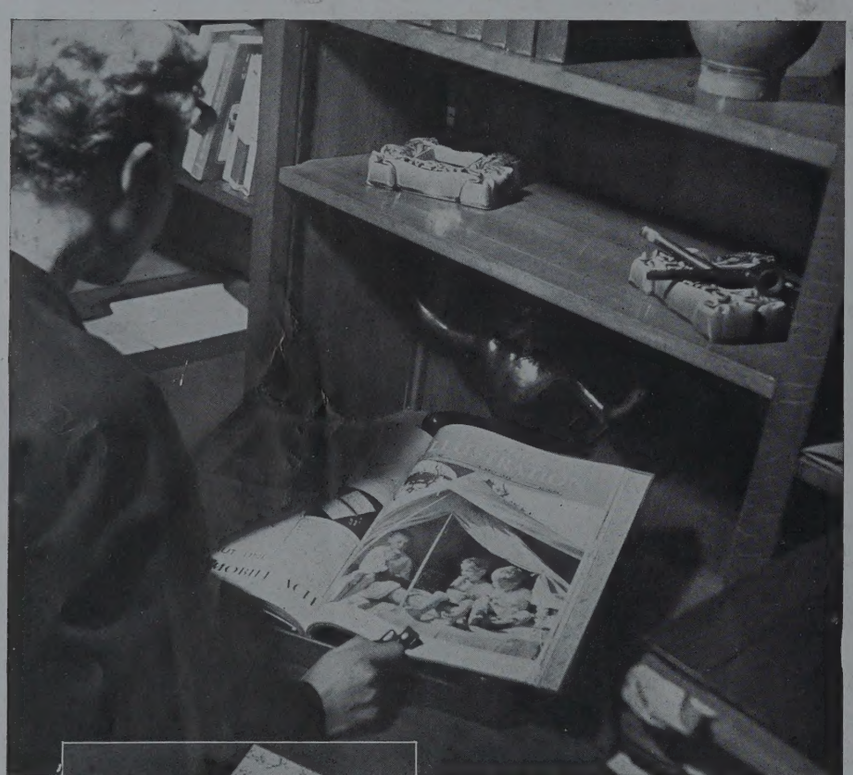
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

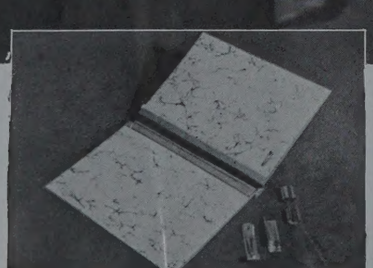
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.





2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **340 fr.**
Clefs de montage . . . . . **50 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE ACLE

SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

CINQUIÈME COLONNE

— Hier, Samson a renversé toutes les colonnes du temple, sauf une.

— Sauf une ?

— Oui, la cinquième colonne, sa femme Dalila, qui le trahissait !

PRÉCISIONS

— Voyez-vous le billet que je dois choisir pour gagner le gros lot ?

— Oui, c'est le numéro 933.517. Il sortira exactement le 22 novembre 1975. S'il ne gagne pas, je vous rembourserai la consultation.

PAS ENGAGEANT !

L'Aspirant-aux-joyeusetés-de-ce-monde. — J'ai bien envie de ne pas sortir de mon chou!

ROSSERIE

— En ce moment la Mort est très à la mode au cinéma.

— Oui. Dans *Orphée*, la « Grande Endormeuse » a un rôle d'une telle importance qu'on pourrait appeler ce film : « Mortphée » !

A LA MANIÈRE DE...

— Mais, m'sieur l'agent, j'suis chanteur des rues. J'fais une imitation de Maurice Chevalier quand y s'déshabille devant le public !

Nous ne lâchons jamais!

Notre vigilance n'est jamais en défaut, lorsqu'il s'agit de maintenir la qualité du " Black & White ". C'est pourquoi le " Black & White " ne varie jamais. C'est un whisky de tout premier plan, un whisky sans égal.

Distille et mis en Bouteilles en Ecosse

'BLACK & WHITE'

WHISKY D'ECOSSE

By Appointment to H. M. King George VI

Scotch Whisky Distillers James Buchanan & Co. Ltd.

JAMES BUCHANAN & CO, LTD., GLASGOW, ECOSSE

A 10

Tulipe odorante orangeFavourite

L'ÉTABLISSEMENT HORTICOLE

LÉON PIN

vous conseille de planter actuellement son colis

"FLEURS DE PRINTEMPS"

Cet assortiment, qui contient les plus jolies espèces connues, vous permettra d'obtenir une floraison extrêmement brillante.

Il contient également des variétés nouvelles et curieuses que vous serez parmi les premiers à posséder. — Enfin, en pratiquant la culture chinoise sur cailloux, décrite dans la notice jointe à l'envoi, et qui ne présente aucune difficulté, vous pourrez obtenir pour NOEL et le JOUR DE L'AN de magnifiques coupes de Narcisses *fleuris et parfumés.*

LE COLIS "*FLEURS DE PRINTEMPS*" CONTIENT

La valeur commerciale de ce colis est de 935 frs. Il est offert au prix exceptionnel de **625** FRS franco port et emballage à domicile

- 5 ***Anémones*** tubéreuses variées.
- 5 ***Crocus*** variés.
- 3 ***Jacinthes*** odorantes à grandes fleurs en trois coloris (blanc, bleu, rose).
- 10 ***Tulipes*** des fleuristes de tous coloris.
- 1 ***Tulipe Noire***, coloris nouveau unique.
- 1 ***Tulipe nouvelle parfumée*** "ORANGE FAVOURITE".
- 10 ***Narcisses*** de Chine pr culture sur cailloux.
- 5 ***Renoncules*** de France variées.

Nous pouvons également fournir un demi-colis contenant : 5 Anémones, 1 Jacinthe, 3 Tulipes des Fleuristes 1 Tulipe noire, 5 Narcisses, 5 Renoncules, prix du demi-colis : 325 francs franco.

COLIS ROSIERS "A" SPÉCIAL

Le colis "A" SPÉCIAL est offert au prix particulièrement avantageux de : **985** FRS franco à domicile

"LES DIX PLUS BELLES ROSES"

Choix extra des dix plus belles variétés modernes de Roses de tous coloris, sujets greffés soigneusement étiquetés, qui fleuriront abondamment dès la première année, de mai à novembre.

Chaque colis comprend un rosier nouveau AMI LEON PIN, rose chamois teinté ocre. Ce rosier a obtenu la médaille d'or aux expositions de PARIS et de LIMOGES, il donne les plus grosses fleurs connues.

Une notice illustrée sur les Roses est jointe gratuitement.

Paiement par mandat ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en plus). C. P. 91845 Lyon.

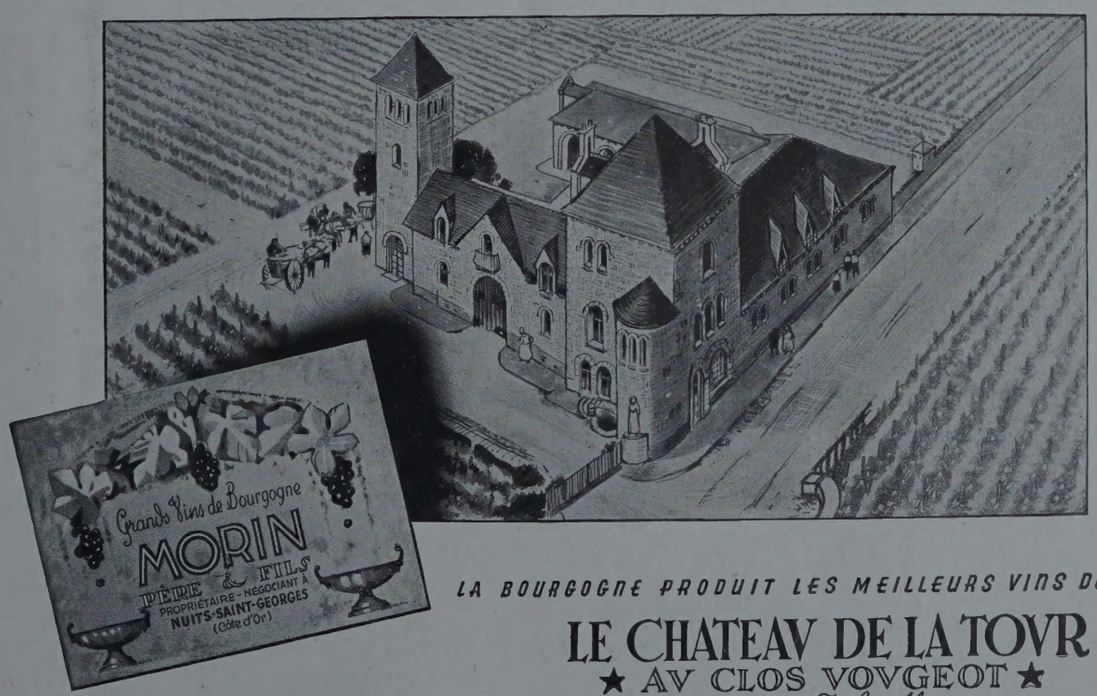
L'utile et l'agréable dans votre jardin

ETABL HORTICOLE LEONPIN

Saint-Genis-Laval Rhône

Aux commandes de plusieurs colis, nous ajoutons gratuitement afin de faire bénéficier nos clients de l'économie réalisée sur l'emballage, un Cyclamen de Naples à fleurs roses pouvant être cultivé sur cailloux comme les Narcisses.

SYNERGIE



LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAU DE LA TOUR

★ AU CLOS VOUGEOT ★

propriété de la Maison

MORIN PÈRE & FILS

est le meilleur des Bourgognes

POUR UN HOMME

LES PLUS BELLES LAVANDES

SPORT ET BEAUTÉ CARON

6me ANNÉE — NUMÉRO 262

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

21 OCTOBRE 1950

S. M. SIDI MOHAMMED HÔTE DE L'ÉLYSÉE

Durant son séjour dans la capitale, S. M. le Sultan du Maroc était l'hôte du président de la République et de Mme Vincent Auriol au palais de l'Elysée, où il occupait, avec le prince héritier Moulay Hassan, l'appartement inauguré lors de la venue à Paris de la reine Juliana. Phot. A. P.

INSTANTANÉS D'UNE VISITE

A L'ELYSEE, à la réception qui suivit le dîner offert par M. Vincent Auriol, le général Grossin — qu'on voit ci-dessus avec les généraux de Lattre de Tassigny et Juin — portait la nouvelle tenue de soirée des officiers...

... habits noirs, uniformes constellés de décorations et toilettes somptueuses se mêlaient dans les salons de la Présidence, où M^me^ Vincent Auriol, dans une robe de tulle tabac, donnait elle-même l'image de l'élégance...

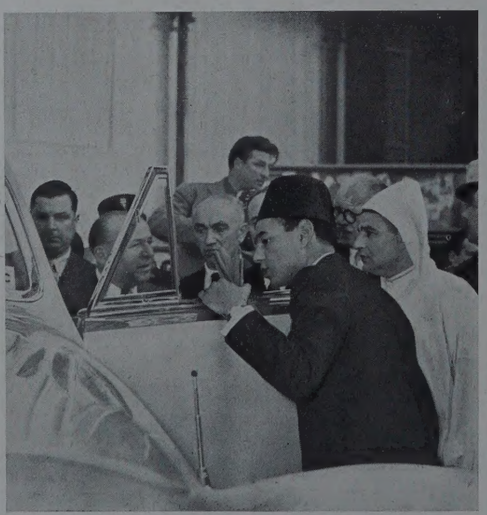
... au cours de cette soirée, le ministre des Affaire étrangères, M. Robert Schuman, eut une longue conver sation avec l'amiral Thierry d'Argenlieu, qui, pour u soir, avait abandonné sa robe monacale pour l'uniform

A L'ARC DE TRIOMPHE, le souverain, qu'accompagnait M. Giacobbi, ministre d'Etat, est allé déposer une gerbe sur la dalle sacrée. On reconnaît, au fond, le prince héritier ayant à côté de lui le général Kœnig...

... La foule parisienne a fait à Sa Majesté un accueil chaleureux, dont elle s'est montrée particulièrement touchée. Après l'émouvante cérémonie de l'Etoile, le sultan et le prince Moulay Hassan...

... dans la « Talbot » présidentielle qu'escortaier des agents motocyclistes en grande tenue, gagner l'hôtel Crillon, où ils étaient à déjeuner les hôte du général Juin, résident général de France au Maro

A L'HOTEL CRILLON, avant le repas qui eut lieu dans le salon des Marbres, une conversation cordiale rassembla pour quelques instants le souverain, M. Pleven, président du Conseil, et le général Juin.



AU SALON DE L'AUTOMOBILE, nos hôtes impériaux, et en particulier le jeune prince Moulay Hassan, fervent de mécanique, montrèrent un intérêt de connaisseurs pour les châssis exposés et pour leurs carrosseries.

A L'HOTEL DE VILLE, M. Pierre de Gaulle, présiden du Conseil municipal, présente les personnalités. Dîner e réception furent très brillants, mais une consigne rigou reuse interdit aux photographes d'en fixer le souvenir

IMPÉRIALE

. LA MOSQUEE DE PARIS, c'est dans la prière, omme doit le faire tout musulman fidèle, que . M. le sultan a passé la première partie de la ournée du vendredi, terme de son séjour officiel...

. Accueilli par Si Kaddour ben Ghabrit, président e la Société des Habous des lieux saints de l'Islam, par les Marocains de Paris, le souverain déjeuna ans la salle de réception de l'Institut musulman...

. Dans la grande salle de prières ornée de riches apis, Sa Majesté, tournée vers La Mecque, s'associa ux cérémonies rituelles, puis, traversant les jar- ins murmurants de jets d'eau, regagna l'Elysée.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Nous pouvons espérer que la réception faite par la France à Sidi Mohammed, sultan du Maroc, aura tout au moins la vertu de jeter de vives lumières sur le problème confus et douloureux des associations entre peuples, que ces associations portent le nom de Commonwealth ou celui d'Union française.

J'ai, deux fois, eu l'honneur de rencontrer S. M. le Sultan du Maroc : la première fois en 1945, lors du déjeuner offert au monarque par le général de Gaulle, la seconde fois au Maroc, en 1947. Je venais alors du Proche-Orient. J'avais fait séjour au Liban, puis en Égypte. De là, j'étais venu en Afrique du Nord et je m'étais arrêté en Tunisie et en Algérie. Je me rendais au Sénégal, mais je prenais grand plaisir à cette halte du Maroc. C'était la première fois que je revoyais cet admirable pays depuis la guerre hitlérienne.

De ce dernier entretien, j'ai conservé un souvenir subtil et perdurable, car il me revient à l'esprit chaque fois que je songe à cette Union, que nous avons de bonnes raisons de dire et de vouloir française, chaque fois que je songe à l'équilibre de notre monde humain.

L'Islam est grand. J'ai vu des populations islamisées, les unes récemment et les autres de longue date, en Extrême-Orient, dans les îles de l'océan Indien, en Afrique orientale, méridionale, occidentale et septentrionale, en Europe aussi. L'Islam n'est pas une survivance d'un temps révolu : c'est une force considérable, riche d'avenir et en pleine évolution. J'ai, en bien des endroits, admiré les monuments de l'Islam, les vestiges ou les manifestations actuelles de la civilisation musulmane ; mais c'est au Maroc, tout au moins à mon sentiment, qu'elle a conservé toute sa poésie, son prestige, sa grandeur. J'ai eu d'illuminantes conversations avec des personnes distinguées du monde musulman. Je pense que c'est au Maroc, dans le souffle de l'océan occidental, que l'Islam a trouvé l'un de ses réduits. Considérer, comme ont voulu le faire des hommes de bonne foi mus par des idéologies *a priori*, considérer que le Moghreb et l'Islam sont deux réalités distinctes, c'est assurément s'exposer à de cruelles déconvenues. Voilà ce qui est apparu quand, en 1947, peu de temps après mon dernier séjour au Maroc, Sidi Mohammed a proclamé son appartenance au monde arabe.

Encore qu'il soit difficile de concilier toujours la subtile dialectique du souverain et les déclarations enflammées des jeunes hommes qui dirigent le parti de l'Istiqlal, il apparaît au voyageur, au témoin impartial, que le Maroc, dans la confusion de notre société convulsionnaire, cherche avec obstination sa route et, nous devons prononcer le mot, cherche l'exacte formule de son indépendance.

Je ne me lasserai point de répéter aux jeunes hommes des pays d'Islam ce que j'ai dit souvent à leurs chefs : l'indépendance absolue d'une nation, au XX^{e} siècle, est une fumeuse utopie. Les peuples les plus puissants eux-mêmes, ceux qui semblent détenir les destinées de l'espèce, ces peuples dépendent ou de leurs rivaux, car on dépend toujours de ses adversaires, ou de leurs satellites, ou de leurs clients, ou des doctrines politiques et sociales qui s'agitent dans la profondeur comme d'obstinés parasites. La vieille féodalité, qui doit laisser à certains seigneurs de l'Islam des souvenirs nostalgiques, a été, voici longtemps, dépassée par l'idée de nation, idée qui devient caduque, à son tour, en un temps où les nations doivent se fédérer pour mieux résister aux tempêtes.

Le problème capital, pour le peuple marocain, est donc de savoir à quel groupe de nations il entend finalement s'agréger. La pensée d'une grande collectivité purement islamique étendue de l'Atlantique à l'Indonésie est à mettre au rang des chimères. Les peuples ainsi réunis par la seule force, assurément remarquable, d'une religion vivace seraient bien vite séparés par le jeu des ambitions individuelles, des intérêts temporels, des partis politiques, des périls régionaux, des nécessités locales. L'Islam, en outre, pour retrouver la puissance et même pour reconquérir la confiance en son avenir, a besoin des vitamines que lui prodigue le génie occidental.

Entre tous les pays qui peuvent offrir un concours et une assistance aux nations du Moghreb, la France a fait ses preuves et, malgré les deux conflits mondiaux, elle s'est efforcée avec succès de persévérer dans la tâche. La France a offert au Maroc des hommes remarquables, et d'abord ce prodigieux Lyautey qui a réussi à faire bénéficier l'empire chérifien de la civilisation occidentale sans le défigurer, sans l'incliner jamais à sacrifier son génie traditionnel. Grâce à l'effort de ses médecins, de ses savants, la France a doublé, en quarante ans, la population du Maroc. Elle a fait le nécessaire pour résoudre au mieux, malgré les tragiques difficultés du temps, les problèmes de l'agriculture et ceux de l'alimentation. Les jeunes gens qui animent donc le parti de l'indépendance, de l'indépendance absolue, c'est-à-dire de l'indépendance illusoire, ces jeunes gens ne m'ont pas caché, naguère, qu'ils saluaient l'œuvre française, mais qu'ils ne l'aimaient pas. Je me demande ce que leur réserverait une autre association, si d'aventure ils parvenaient à se détacher de la France. Et j'imagine que Sidi Mohammed, qui est un prince attentif et perspicace, a dû penser à tout cela, en foulant le sol français, en appréciant l'accueil que lui a fait le peuple de France.

JOURNÉES D'AMITIÉ FRANCO-MAROCAINE

En prenant congé, le 14 octobre, du président et de Mme Vincent Auriol, Sidi Mohammed ben Youssef a exprimé sa satisfaction de l'accueil chaleureux que lui avait réservé, après cinq ans d'absence, la capitale. Durant son séjour, S. M. le sultan du Maroc eut l'occasion d'examiner avec le président de la République, MM. René Pleven, Robert Schuman et le général Juin le problème des relations franco-marocaines. Ces trop courtes journées de fête auront d'ailleurs contribué, dans une large mesure, à renforcer les liens d'amitié entre les deux nations, qui ont encore un long chemin à parcourir ensemble sur cette voie de l'évolution et du progrès où le Maroc a déjà franchi d'importantes étapes, grâce au concours de la France, comme a tenu à le souligner son hôte impérial.

Au Quai d'Orsay, ou M. Robert Schuman offrait un diner en l'honneur du souverain.

Son voyage officiel terminé, S. M. le sultan quitte l'Elysée dont il était l'hote...

... pour la villa de Bagatelle ou il séjourne maintenant a titre privé avec ses proches.

S. M. le sultan se rendit au « Jumping », ou d'anciens étendards lui furent présentés...

... tandis que les spahis, succédant au cadre noir, firent une très brillante exhibition.

Avant que n'arrivent la mère des princes et les jeunes princesses, S. M. Sidi Mohammed avait offert, dans sa résidence, un grand diner au président et a Mme Vincent Auriol.

A BORD DU « GEORGES-LEYGUES »

C'EST A BORD DU CROISEUR « GEORGES-LEYGUES » QUE SA MAJESTÉ LE SULTAN A FAIT LA TRAVERSÉE DU MAROC EN FRANCE. SUR LE BATEAU LE SOUVERAIN, AYANT A SES COTÉS SON FILS, A SUIVI AVEC UN TRÈS VIF INTÉRÊT UN EXERCICE DE TIR ANTIAÉRIEN.

EN VUE DES COTES DE FRANCE

AUSSITOT QUE LE « GEORGES-LEYGUES » S'APPROCHA DES COTES DE FRANCE, LE SULTAN, SCRUTANT L'HORIZON A LA JUMELLE, S'EFFORÇA DE DÉCOUVRIR LE RIVAGE OU IL ALLAIT ABORDER.

A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

A BORDEAUX SA MAJESTÉ REÇUT LE TITRE DE DOCTEUR « HONORIS CAUSA » ET LE PRINCE HÉRITIER, CELUI DE BACHELIER EN DROIT.

L'ARRIVÉE A PARIS : LA RÉCEPTION A LA GARE DU BOIS DE BOULOGNE

A LA GARE DU BOIS DE BOULOGNE, PAR LAQUELLE LES SOUVERAINS QUI RENDENT VISITE A LA FRANCE ARRIVENT DANS LA CAPITALE, LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, ACCOMPAGNÉ DE M. RENÉ PLEVEN, PRÉSIDENT DU CONSEIL, DES MEMBRES DU GOUVERNEMENT, DU GÉNÉRAL JUIN ET DE NOMBREUSES PERSONNALITÉS, ACCUEILLIT S. M. SIDI MOHAMMED. PUIS TOUS DEUX, VIVEMENT ACCLAMÉS, GAGNÈRENT L'ÉLYSÉE, OU UN DINER ÉTAIT DONNÉ EN L'HONNEUR DU SULTAN.

A L'ARC DE TRIOMPHE

PAR UNE MATINÉE ENSOLEILLÉE, LE SULTAN SE RENDIT A L'ARC DE TRIOMPHE, OU L'ATTENDAIT LE GÉNÉRAL KŒNIG. LE CORTÈGE PARCOURUT LES CHAMPS-ELYSÉES PAVOISÉS AUX COULEURS FRANÇAISES ET CHÉRIFIENNES, OU LES SPAHIS, SUR LEURS CHEVAUX FOUGUEUX, RENDAIENT LES HONNEURS.

A MARLY ET A RAMBOUILLET

LE SULTAN A PRIS UN VIF PLAISIR A LA BATTUE ORGANISÉE EN SON HONNEUR DANS LES TIRÉS DE MARLY QUE LES PHOTOGRAPHES NE FURENT POINT ADMIS A SUIVRE. IL AVAIT ABANDONNÉ SA DJELLABA POUR UN COSTUME DE GOLF. LE TABLEAU DE CHASSE ENREGISTRA UN NOMBRE IMPOSANT DE PIÈCES, DONT 75 FURENT ABATTUES PAR LE SOUVERAIN LUI-MÊME. UN DÉJEUNER SUIVIT AU CHATEAU DE RAMBOUILLET, OU LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PROMENA ENSUITE SES HOTES DANS LE PARC.

DANS LA RÉGION SITUÉE AU PIED DU TAM-DAO, UNE PATROUILLE FRANÇAISE RECONNAIT LES ABORDS D'UNE PISTE OU DOIT PASSER LE GROS D'UNE COLONNE.

DANS LES MONTAGNES DU HAUT TONKIN (*)

LE VIETMINH PASSE A L'OFFENSIVE

DANS son dernier article, *les Drames de la RC4*, notre envoyé spécial Lucien Bodard insistait sur les conditions difficiles dans lesquelles se trouvaient ceux de nos éléments qui occupaient les postes avancés du Haut Tonkin. « Si, écrivait-il, l'armée française avait eu un matériel plus moderne, si, en particulier, elle avait disposé de bombardiers capables de « nettoyer » une zone selon les méthodes américaines en Corée, Dong-Khé ne serait pas tombé et l'on n'aurait pas eu de craintes pour Caobang. » Et notre collaborateur s'inquiétait de la possibilité d'un brusque déclenchement d'une offensive vietminh.

L'évolution rapide et brutale de la situation nous montre que ces craintes n'étaient malheureusement que trop fondées !

A la chute de Dong-Khé avait cependant répondu la prise de Thaï-Nguyen, dont on trouvera plus loin le récit. La riposte était d'importance. Capitale militaire d'Ho Chi Minh, Thaï-Nguyen est un point stratégique de premier ordre où les pistes venant de Chine rejoignent les voies d'accès au delta du fleuve Rouge.

Mais à peine ce succès était-il acquis qu'un remaniement de notre dispositif sur la RC4 entraînait l'évacuation de Caobang, et cette opération de « décrochage » allait prendre une tournure tragique qui apparaît à la lecture du communiqué d'une concision toute militaire publié par l'état-major :

« ... Le 7 octobre, attaquée de toutes parts après des combats acharnés menés jusqu'au corps à corps, la colonne de That-Khé, submergée, refluait vers l'ouest, où elle était recueillie par la colonne venant de Caobang.

» Dans la nuit du 7 au 8, les deux groupements cherchèrent, mais en vain, à percer en direction de That-Khé. Le 8, enfin, après des combats acharnés, seule une partie réussit à s'ouvrir un passage ; le reste, encerclé, assailli de toutes parts, succomba après avoir fait subir à l'ennemi des pertes extrêmement lourdes.

» Des éléments partis de That-Khé à la rescousse n'avaient pu rompre la résistance des détachements de couverture ennemis. Le temps, couvert, rendit à partir du 6, c'est-à-dire au moment crucial, l'action de l'aviation très difficile malgré l'ardeur des aviateurs à aider leurs camarades de l'armée de terre. »

Ce drame, à propos duquel on a pu évoquer l'historique affaire de Langson, nous coûte plus de trois mille hommes, tués, blessés ou prisonniers, auxquels il faut sans doute ajouter plusieurs centaines des civils évacués de Caobang.

Pour la première fois, ainsi que le note le communiqué de l'état-major, nos troupes se sont trouvées « en présence d'un ennemi parfaitement armé et équipé, disposant d'un excellent réseau de transmissions par radio et sachant coordonner ses actions ». En outre, sa supériorité numérique était énorme.

Depuis ce revers pénible, ces forces françaises ont poursuivi leurs mouvements de repli afin d'opérer le regroupement qu'imposait la supériorité numérique de l'adversaire.

C'est ainsi que dut être abandonné Thaï-Nguyen, où nos troupes étaient dans l'impossibilité de se maintenir sans risquer l'encerclement. Le poste stratégiquement important de That-Khé a été à son tour évacué en raison de sa position en flèche et afin de concentrer les effectifs autour de Langson, et le haut commandement se préoccupe actuellement de concentrer les forces encore disponibles dans le Haut Tonkin sur une ligne de défense passant à 40 kilomètres au nord d'Hanoï, en attendant l'indispensable renforcement des effectifs qu'impose la situation.

(*) Voir *France-Illustration* du 14 octobre 1950.

P. C. rebelle pris intact. Le drapeau d'Ho Chi Minh flotte encore.

Un drapeau enlevé par nos soldats au siège d'un comité vietminh.

Ainsi l'optimisme dont faisaient preuve les milieux officiels à la veille même de ces revers a reçu des événements un démenti cruel. Trop longtemps tenue dans l'ignorance de la situation, l'opinion a été douloureusement surprise. En même temps que l'empereur Bao Daï annonçait son retour en Indochine, le gouvernement décidait d'envoyer sur place M. Letourneau, ministre chargé des relations avec les Etats associés, et le général Juin. Leur tâche doit être non seulement d'examiner les mesures propres à reprendre en main la situation, mais de rechercher les responsabilités encourues. Il y en a sans doute dans la conduite de la désastreuse opération locale de Caobang, ne serait-ce que l'inconcevable insuffisance de renseignements que possédaient les autorités responsables sur l'activité du Vietminh et sur les moyens matériels dont il dispose sur un plan plus large. Mais ne faut-il pas incriminer également les faiblesses et les hésitations enregistrées dans la conduite des affaires d'Indochine du fait de la répugnance de certains partis à consentir les efforts nécessaires ? Atermoiements, demi-mesures, « petits paquets », crédits marchandés, c'est avec tout cela qu'il en faut finir comme aussi avec l'incroyable indulgence dont bénéficient chez nous les protecteurs et les propagandistes d'Ho Chi Minh.

Personne ne doute plus que les communistes cherchent au Tonkin une revanche de leurs échecs en Corée ni que la France soit en Indochine aux avant-postes de la ligne de défense que les Nations Unies dressent en Asie contre l'expansionnisme communiste.

MM. Jules Moch et Maurice Petsche l'ont fait comprendre à Washington, et la priorité a été accordée par le « Pentagone » à l'Indochine en ce qui concerne l'expédition du matériel de guerre. La défense de cette « position-clé » a été évoquée également au cours de l'entretien historique de l'île de Wake entre le président Truman et le général Mac Arthur. On veut donc espérer que nos troupes d'Extrême-Orient disposeront rapidement des moyens matériels puissants qui leur font actuellement défaut.

LE RAID SUR THAI-NGUYEN

(De notre envoyé spécial Lucien Bodard.)

Dans la nuit du 29 au 30 septembre, sous les averses d'un typhon, trois colonnes s'enfonçaient en zone vietminh à partir des dernières positions françaises, dont certaines ne se trouvaient guère à plus de 30 kilomètres d'Hanoï. Ainsi commençait l'entreprise militaire la plus importante depuis l'occupation du delta tonkinois, qui s'acheva au début de cette année. Elle était menée par un groupement opérationnel très complet, mettant en jeu de nombreux bataillons — soit près d'une dizaine de milliers d'hommes.

De ces colonnes, chacune avait son caractère propre. Celle de l'est était une expédition navale faite par des bâtiments légers remontant un fleuve ennemi, apparemment réduit à ces termes tropicaux — une eau bourbeuse enfermée dans des murs de végétation. Mais il ne s'agissait aucunement, sur le Song-Cau, d'une aventure à l'ancienne mode ; au contraire, tout y relevait d'une technique bien moderne. Ce qui avançait ainsi était une « dinazo », autrement dit une division navale d'assaut, prosaïquement composée de ces engins à fond plat et à avant escamotable qui furent créés pour les débarquements de la dernière guerre mondiale. Tout cela était bourré d'infanterie. A terre même, des patrouilles, au fur et à mesure de la progression, nettoyaient les rives afin d'empêcher des Vietminh embusqués d'attaquer à bout portant avec des bazookas la légère flottille. Et celle-ci à son tour, quand survenait sur les berges quelque accrochage, intervenait dans le fouillis végétal avec toute la puissance de ses canons et de ses mitrailleuses au secours de nos hommes aux prises avec un ennemi invisible, presque enterré dans la boue et les roseaux.

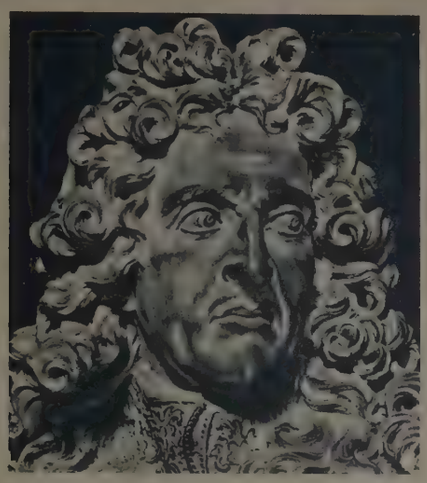
La colonne centrale suivait ce qui avait été, dans une large vallée, l'ancienne route coloniale n° 3. C'était là avant tout un raid de blindés — mais des blindés accompagnés de camions de fantassins, de pièces d'artillerie et, surtout, de tous les véhicules étranges du génie. Non seulement la mousson avait transformé la route et les rizières presque en un même marécage saumâtre, mais le Vietminh, depuis des mois, sinon des années, avait accumulé les destructions. Naturellement, tous les ponts gisaient effondrés. De plus, en certains endroits la chaussée elle-même disparaissait sur des centaines de mètres en d'immenses coupures ; elle avait été littéralement emportée par les mains des milliers de paysans travaillant en corvée patriotique. A ces difficultés s'ajoutait une résistance ennemie généralement assez spasmodique, cependant assez tenace quand elle s'appuyait sur un obstacle naturel comme une crête ou une rivière. Ainsi fallut-il écraser par une véritable préparation d'artillerie des retranchements ennemis installés de l'autre côté d'un affluent du Song-Cau, gonflé par les pluies ; ensuite seulement fut-il possible de traverser, au milieu des derniers échanges de feu, sur des bacs de fortune risquant plus ou moins d'être emportés par le courant.

Quant à la colonne de l'ouest, elle se bornait à suivre les pistes courant au pied du Tam-Dao. C'était la guerre classique d'Indochine, avec des fantassins dans la jungle, ceux-ci ne pouvant compter que sur leurs yeux et leur mitraillette, allant comme à la chasse, vêtus d'une combinaison de mécanicien et sans autre ornement qu'un peu de feuillage sur les casques. Parfois les soldats débusquaient quelque Vietminh dans un buisson. Parfois il fallait prendre d'assaut quelque crête, et alors un goum disparaissait dans les rochers. En somme, du travail comme à l'accoutumée.

Le 1er octobre à 16 heures la colonne centrale n'était plus qu'à quelques kilomètres de Thaï-Nguyen. Le ciel s'était enfin un peu éclairci et des avions lâchèrent de l'autre côté, au nord de la cité, d'énormes grappes de parachutistes. Déjà les unités régulières vietminh s'échappaient vers les montagnes sans engager le combat ; cependant elles laissaient derrière elles quelques milices sacrifiées pour des escarmouches de rues. Aussi quand à 5 heures les premiers éléments français pénétrèrent dans un Thaï-Nguyen désert, de cette désolation même surgirent des coups de feu. Il fallut un nettoyage quartier par quartier pendant la nuit ; mais le lendemain, à l'aube, apparut une cité paisible où toute une foule calfeutrée sortait enfin des maisons. Et sur toute la campagne libérée la pacification allait bon train. Les troupes réparaient elles-mêmes les digues et les routes, et déjà étaient implantés les premiers postes. On devait craindre en effet des infiltrations vietminh, faites pour châtier une population qui s'était trop aisément ralliée au régime nouveau.

AU CHATEAU DE VAUX-LE-VICOMTE

SI VAUX FUT POUR FOUQUET UNE CAUSE DE DISGRACE, IL SE SITUE POUR LE NOTRE A L'ORIGINE DE SA PRESTIGIEUSE CARRIÈRE DE JARDINIER DU ROI.



LE 250e ANNIVERSAIRE DE LE NÔTRE JARDINIER DU ROI

POUR célébrer l'anniversaire de Le Nôtre, quel lieu pouvait être mieux choisi que Vaux-le-Vicomte ?

Le jardinier des Tuileries n'est pas encore un très grand personnage lorsque le surintendant Fouquet — qui fut peut-être un prévaricateur, mais qui savait faire preuve d'un fameux discernement artistique — le charge d'aménager ses nouvelles propriétés. Le Vau et Le Brun ont déjà donné des preuves de leur talent ; mais c'est la première fois que Le Nôtre va se trouver devant un terrain aussi vaste, avec des crédits aussi importants qui lui permettront de donner la mesure de son génie.

C'est une sorte d'apothéose un peu folle d'un financier parvenu au sommet de sa puissance. La triomphale réussite des trois artistes — qui viennent d'atteindre la quarantaine — sera telle que le jeune Roi-Soleil imagine déjà un Versailles où ils collaboreront tous les trois et que nulle beauté au monde ne saurait éclipser.

Cette collaboration de l'architecte, du peintre et du paysagiste à Vaux est une véritable fusion d'esprit. Les lignes des jardins paraissent vivre en fonction de celles de l'architecture. Mais si le château, avec sa lourde coupole, nous laisse — quelles que soient ses imposantes splendeurs — une impression un peu indécise, les ordonnances du parc atteignent cette géométrie parfaite qui se confond avec l'esthétique et comble entièrement l'esprit.

D'emblée, Le Nôtre a trouvé cette adaptation des perspectives visuelles au sol, ce sens des hiérarchies soumettant le détail à l'ensemble, qui vont rénover entièrement l'art des jardins et des paysages composés. Nous voyons s'exprimer de façon magistrale toutes les grandes idées d'où va naître Versailles et un jardin à la française qui seront l'orgueil des princes d'Europe.

Des grottes, des canaux, un superbe portique,
Des lieux que pour leur beauté
J'aurais pu croire enchanté
Si Vaux n'était point au monde...

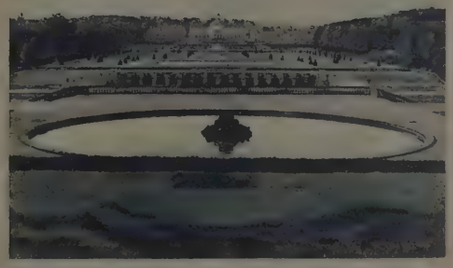
écrira La Fontaine.

La Révolution devait apporter à Vaux de grandes dévastations. Lorsque le domaine fut racheté, en 1875, par M. A. Sommier, il y avait bien des ruines à restaurer. Mais sous la végétation revenue à l'état sauvage les beaux tracés de Le Nôtre subsistaient. Avec une persévérance inlassable le nouvel acquéreur et ses descendants s'emploieront à faire revivre ces jardins tels qu'ils étaient autrefois : les grandes allées, le canal, les jeux hydrauliques qui animent les miroirs d'eau, le confessionnal, la grille d'eau et les parterres de broderie qui s'étendent au pied de la terrasse du château.

C'est là que Mme Casimir-Périer Sommier recevait dernièrement les membres du Comité de l'Art des Jardins de la Société d'horticulture et de la Société française d'architecture de jardins pour commémorer l'anniversaire du jardinier qui devait porter le titre imposant de « Contrôleur général des bâtiments de Sa Majesté, des Jardins, des Arts et Manufactures de France ».

A VAUX DÉJA, LE NOTRE A SU JOUER INCOMPARABLEMENT DES MULTIPLES MIRAGES DE L'EAU.

Mme CASIMIR-PÉRIER SOMMIER RECEVANT LES MEMBRES DU COMITÉ DE L'ART DES JARDINS.



PARTERRES D'EAU ET DE VERDURE COMPOSENT UN ENSEMBLE QUI FAIT PRESSENTIR VERSAILLES.

★

LA FORTUNE NE PARAIT JAMAIS SI AVEUGLE QU'A CEUX A QUI ELLE NE FAIT PAS DE BIEN.

LA ROCHEFOUCAULD

LE PRIX DE L'ARC-DE-TRIOMPHE

OU 60 MILLIONS DANS LES SABOTS D'UN CHEVAL

LE CHEVAL DE M. DUPRÉ, TANTIÈME, VAINQUEUR DE LA COURSE, RENTRE AU PADDOCK APRÈS L'ÉPREUVE.

Le soleil a boudé le Prix de l'Arc-de-Triomphe. Mais ce fut quand même une belle journée et une course passionnante. Et si l'élégance y perdit quelque peu, le sport n'en souffrit pas. Faut-il décrire une fois de plus l'atmosphère dans laquelle se déroula le Prix de l'Arc-de-Triomphe ? Ce fut celle de toutes les grandes épreuves. Et celle-ci égale ou passe peut-être dans la faveur populaire le Grand Prix lui-même. 25 millions, c'est un enjeu. Pour le disputer, un lot de « cracks ». La course fut tout à fait régulière. Et les partisans du vainqueur, Tantième, qui l'emporta après une belle empoignade avec Alizier, ne furent pas seuls à applaudir les couleurs de M. François Dupré, son entraîneur, François Mathet, et son jockey, Jacques Doyasbère, artisans du succès.

Mais le Prix de l'Arc-de-Triomphe n'est plus seulement une des dates maîtresses du calendrier hippique. Il est aussi le pivot du Sweepstake, cette loterie monstre qui combine ingénieusement ses modalités avec la course et dont le gros lot — 60 millions ! — a éveillé tant d'espérances. Combien de Français ont vécu les heures qui ont précédé le tirage en pensant : « Dans trois jours, dans deux jours, demain je serai millionnaire ! » L'argent a beau avoir perdu de sa valeur, être millionnaire — et soixante fois millionnaire — demeure une fort compréhensible ambition. Le petit film que nous donnons ici montre les espoirs, les émotions, la joie, la déception aussi de quelques aspirants à la fortune qui avaient fait confiance aux pur sang pour la leur apporter au galop.

Le point de départ sur la route séduisante de la fortune se trouve au guichet ou l'on achète le billet, symbole de tant d'espoirs.

Bien avant l'heure fixée pour le tirage au sort, notre gentil couple d'aspirants millionnaires est installé stylo et carnet en main.

Les vastes sphères tournent, tournent, comme des boules magiques, et l'attention se teinte d'une inquiétude bien difficile a dissimuler.

LA BONNE INSPIRATION...

Première tentation... La voiture souvent admirée, le gros lot permettrait de l'acheter. Que de chevaux pour un cheval !

Il importe de se renseigner sur les chances des concurrents. Parcourons les journaux et faisons le papier comme un turfiste.

Rencontre des mannequins. Autre tentation. Un coup d'œil expérimenté apprécie les manteaux de fourrure et leur ligne.

Les chevaux tournent avant de se rendre au départ. Mêlons-nous aux connaisseurs qui les regardent et supputent leurs chances.

Ce personnage empanaché bien connu sur les champs de courses détient-il un « tuyau » ? Il est au moins assez amusant.

En attendant l'heure des grandes émotions, les spectateurs s'efforcent d'apercevoir les personnalités venues a la réunion.

Et voici les minutes décisives : le peloton est parti. Le cheval qui porte les espoirs du couple est pour lors en bonne position.

Les concurrents s'approchent. Les regards se tendent. Du peloton bien groupé les leaders tentent l'attaque finale.

Victoire ! Le vainqueur est littéralement soulevé de terre. Il ne sera pas remonté et il passera en trombe le poteau d'arrivée.

On doit un remerciement au noble coursier qui vous a fait millionnaire et qui va retrouver son box et la ration bien gagnée.

Et voila terminée une journée qui fut fertile en péripéties et en émotions. Le crépuscule va bientot baigner les allées du bois. C'est l'heure des confidences, des projets et des rêves.

OÙ IL EST PROUVÉ AU LECTEUR QU'IL FAUT SAVOIR PERSÉVÉRER...

... SI J'AVAIS SU...

PARCE QU'ON EST CÉLIBATAIRE, IL N'EST PAS DÉFENDU DE PRÉTENDRE A LA FORTUNE. L'OBTENIR PEUT ENGAGER A NE PAS RESTER SEUL.

PAS BESOIN D'ALLER SALLE PLEYEL QUAND ON PEUT ENTENDRE CHEZ SOI, GRACE A LA RADIO, LES RÉSULTATS DU TIRAGE DU SWEEPSTAKE.

ON A BEAU CROIRE A SA CHANCE, QUAND ON APPREND QUE LE NUMÉRO QU'ON POSSÈDE EST « SORTI », L'ÉMOTION EST RUDEMENT FORTE.

LORSQU'ON N'A PAS L'HABITUDE D'ENCOURAGER LA RACE CHEVALINE, LE LANGAGE DES CHRONIQUEURS HIPPIQUES PARAIT PLUTOT SIBYLLIN.

FAUT-IL CONSERVER LE BILLET ? L'INCERTITUDE DU TURF EST NOTOIRE. N'EST-IL PAS SAGE DE S'ASSURER EN LE CÉDANT UN GAIN IMMÉDIAT ? ET VOICI LE PRÉCIEUX CARRÉ DE PAPIER QUI CHANGE DE MAIN.

LA COURSE SE DÉROULE ET LA PERPLEXITÉ DU SPECTATEUR AUGMENTE AU FUR ET A MESURE. SI POURTANT « SON » CHEVAL ALLAIT GAGNER...

IL A GAGNÉ... QUELLE IDÉE D'AVOIR REVENDU CE BILLET ! QUAND ON JOUE, MIEUX VAUT JOUER LE JEU JUSQU'AU BOUT... SI J'AVAIS SU...

LES BELLES ET LES BÊTES

LE pluvieux dimanche d'automne où fut couru le Prix de l'Arc-de-Triomphe n'était guère propice à la floraison des élégances féminines. Les imperméables l'emportaient par nécessité. Quelques manteaux de fourrure furent cependant fort remarqués. Ils apportaient une note de distinction en cette journée maussade où la pluie consentit pourtant à épargner l'épreuve principale.

CASSANDRE EST MAITRE DANS L'ART DU DÉCOR DE THÉATRE. IL L'A PROUVÉ NOTAMM

CASSANDRE AU PAVILLON DE MARSAN

Le musée des Arts décoratifs ouvre parfois ses salles d'expositions temporaires du Pavillon de Marsan à des artistes vivants dont l'œuvre peut justifier cette officielle consécration. Nul n'en était plus digne que Cassandre. Peu d'artistes ont davantage influencé leur époque. Durant ce dernier quart de siècle, quel que soit l'instrument dont il ait joué — affiche, décor de théâtre, arts graphiques — on peut dire qu'il a véritablement régné.

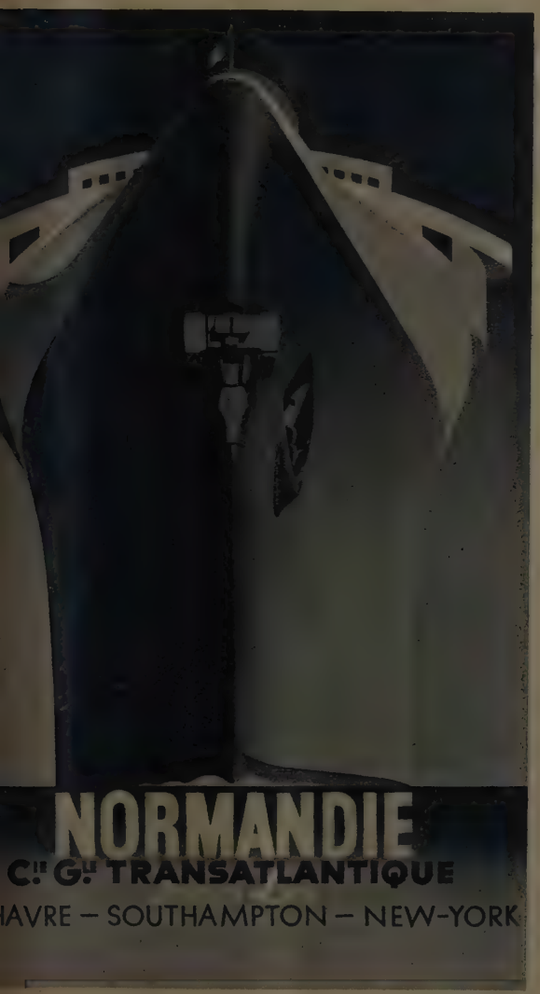
Cassandre a renouvelé en quelques années l'art publicitaire, ou, plus exactement, il a créé un art publicitaire d'un esprit parfaitement adapté aux rythmes de son temps. Et lorsqu'il a abordé les arts de la scène il a également renouvelé le décor, non point seulement dans son apparence mais par tout un dispositif architectural qui encadre et met en valeur les acteurs, les chanteurs ou les danseurs. Nous voyons à l'exposition d'admirables maquettes de décors et de costumes, mais aussi les décors réels de *Monsieur de Pourceaugnac,* prêtés par la Comédie-Française, avec leurs étonnants effets de perspective.

Des couvertures de revues, des jeux de cartes, les fameux caractères Peignot, qui restent les seules réussites d'une typographie contemporaine, tous ces exemples témoignent que Cassandre, toujours à l'avant-garde, a su reprendre les traditions de métier des grands artisans du passé. On le constate aussi bien dans ces grandes compositions picturales que nous voyons pour la première fois : *le Baladin,* qui sert d'enseigne à l'exposition, et *les Rivages imaginaires,* qui doivent décorer un salon du paquebot *Provence.*

FRANÇOIS STUREL.

« LES RIVAGES IMAGINAIRES », COMPOSITION MURALE A L'ŒUF POUR UN SALON DU PAQUEBOT « PROVENCE », ATTESTENT LES QUALITÉS DU PEINTRE.

S CE DÉCOR EXÉCUTÉ POUR LE « BALLET DES MIRAGES ».



L'ART DIFFICILE DE L'AFFICHE A ÉTÉ RÉNOVÉ PAR CASSANDRE. CELLES QU'IL A CRÉÉES, TOUT EN RÉPONDANT FORT BIEN AUX EXIGENCES PUBLICITAIRES, SONT ÉGALEMENT DES MODÈLES D'INGÉNIOSITÉ EXPRESSIVE.

BRAQUE. « COMPOSITION. »

LE SALON DES TUILERIES

par BERNARD CHAMPIGNEULLE

IL y a vraiment d'extraordinaires paradoxes : ayant remplacé dans la saison le Salon d'Automne, qui s'est tenu en été, le Salon des Tuileries, qui n'est plus depuis longtemps aux Tuileries, a fini, après avoir vogué à travers tout Paris, par aborder la Galerie Charpentier. On souhaite qu'il y reste. L'atmosphère intime lui convient. Dans un cadre relativement étroit il y est tenu de rester fidèle à ses principes, qui sont de présenter au public une véritable sélection. Les œuvres des maîtres — jeunes ou vieux — seulement.

C'est ainsi que l'on a tenu d'abord à nous montrer des peintures de Matisse, de Rouault, de Dufy, d'Utrillo, de Braque — celle-ci particulièrement intéressante — et deux grandes aquarelles de Segonzac, bien entourées par Villebœuf et par Dignimont, qui ne souffrent pas trop de ce voisinage éclatant.

Il n'y a pas de peintres abstraits. Et Picasso, dit-on, n'a pas répondu à l'invitation. Les peintres qui avaient pris un bon départ après l'autre guerre on ne saurait nier qu'ils justifient amplement la confiance qui leur fut faite. Quelle distinction, et quelle force aussi, dans cette marine de Brianchon, où des bleus intenses jouent avec les gris et les blancs ! La féerie des couleurs s'exalte toujours chez Legueult avec une poésie

VILLEBŒUF. « LA VIERGE DE L'ALEGRIA. »

ROUAULT. « LE NAPOLITAIN. »

QUIZET. « CANAL A LA VILLETTE. »

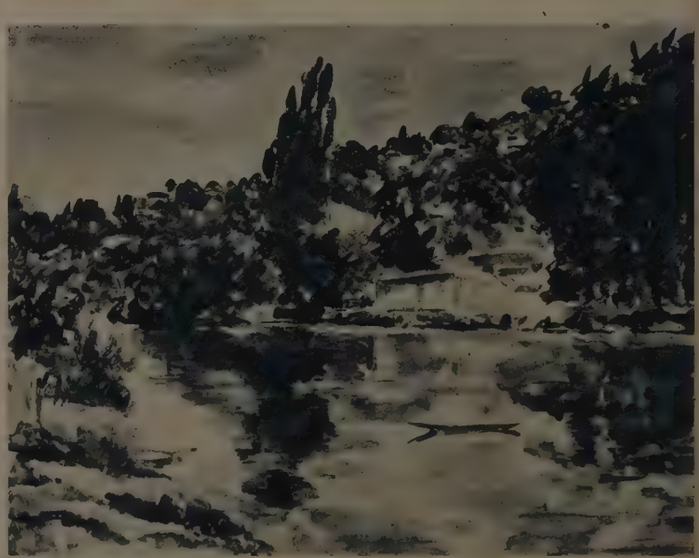
HUMBLOT. « PAYSAGE D'ARDÈCHE. »

plus intense et d'un vocabulaire plus ferme. *La Bergère* de Roland Oudot possède une sorte de charme tendre que l'on rencontre aujourd'hui bien rarement, et un paysage des Baux est construit avec une singulière vigueur. Planson traduit les rivages du Pouldu avec une sûre vérité, et l'on goûte la discrétion de moyens dont use aujourd'hui Chapelain-Midy pour nous placer dans la lumière d'Ile-de-France. La composition d'Aujame: *l'Allier*, resplendit d'allégresse. Cavaillès, qui a eu le mérite de présider à un placement difficile, expose deux peintures d'une ravissante fraîcheur. Si l'on ne peut que citer les excellents envois de Jacques Villon, de Van Dongen, de Cochet, de Savreux, de Le Molt, de Rohner, de Heuzé, de Marie Laurencin, d'Henriette Groll, de Louise Hervieu et les paysages de Lotiron, d'un accent toujours si juste, tant d'œuvres que l'on aime retrouver chaque année comme des visages familiers qui garderaient une éternelle jeunesse, on examine tout autrement les tableaux de quelques jeunes espoirs, si ridés avant l'âge : le parti pris d'austérité d'un Minaux, d'un Rebeyrolles ou d'un Bernard Buffet — qui nous présente toujours ses nus filiformes d'hommes mornes et décharnés — s'il n'est pas sans inspirer de sympathie par la grandeur de l'intention, aboutit à des résultats tout de même assez décevants. Quant à la composition de Lorjou, *l'Age atomique*, sèche énumération disparate qui couvre à elle seule plus de place que dix autres envois réunis, elle est grande surtout par sa taille et ses ambitions.

Signalons l'hommage posthume à Daragnès, ce magnifique artisan du livre. Et signalons aussi le *Christ* de Desvallières, qui l'aura exposé ici pour la dernière fois de son existence.

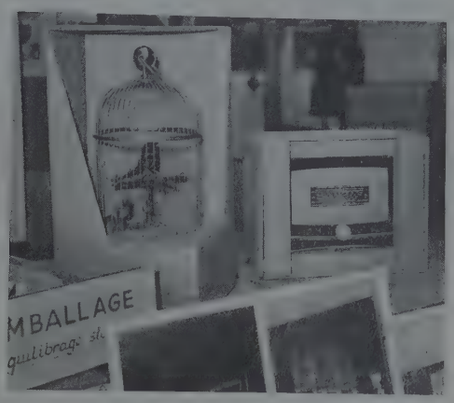
Le Salon des Tuileries fut toujours le Salon privilégié des sculpteurs. On y voit cette année, par la force des choses, plus de bustes que de grands morceaux. Parmi tant de noms connus voici un nouveau venu : André Arbus. Au vrai, il ne s'agit pas d'un tout jeune artiste, mais du célèbre meublier qui s'est mis, un peu sur le tard, à la sculpture et a conquis, d'emblée, une autorité magistrale.

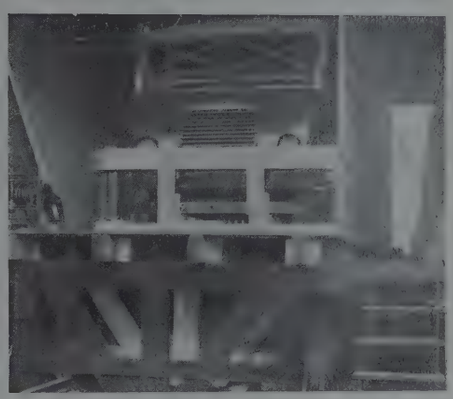
LIMOUSE. « LA FENÊTRE NATURE MORTE. »



DUNOYER DE SEGONZAC. « LA MARNE. »

DES PRODUITS ALIMENTAIRES A L'AUTOCAR DE TOURISME EN PASSANT PAR LA CAGE D'OISEAUX, IL N'Y A RIEN QUI NE SOIT DU RESSORT DE L' « EMBALLEUR ».





LES TECHNIQUES NOUVELLES

L'EMBALLAGE

UN PRODUIT BIEN PRÉSENTÉ EST UN PRODUIT VENDU

Le fameux « papier de boucher » — cher voilà vingt ou trente ans aux élèves des Beaux-Arts pour griffonner une esquisse sur un coin de table — disparaît de plus en plus au profit des modernes cellophanes, polyéthylènes ou vinyliques, transparents et aseptisés. C'est du moins l'impression qu'auront laissée les amusantes vitrines du Salon de l'emballage, qui vient de fermer ses portes. Et bientôt, sans doute — comme en Amérique — pourrons-nous choisir côtelettes toutes parées, fruits enveloppés individuellement, petits suisses et camemberts sous des carapaces protectrices.

Emballages de luxe, dira-t-on. Bien au contraire, ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que les produits les plus rares et les plus chers ne sont pas ceux qui nécessitent les soins les plus attentifs. Les denrées périssables, dont la conservation dépend en grande partie de l'emballage, les produits que chacun achète quotidiennement et dont une présentation impeccable favorisera la vente, sont les premiers bénéficiaires des techniques du « conditionnement ». C'est là sans doute le principal enseignement qu'il convient de tirer de ce Salon où les présentations étrangères nous ont permis de mesurer le chemin qui reste à faire chez nous, alors que trop de producteurs et de commerçants, que trop d'acheteurs aussi négligent encore ce facteur essentiel des opérations commerciales.

Art ou technique, suivant les problèmes matériels ou psychologiques qu'elle doit résoudre, la recherche en ce domaine s'apparente également au travail scientifique. Un emballage doit être en tout point adapté au produit qu'il doit protéger, suivant les cas, contre les chocs, l'humidité, la lumière, la chaleur, les insectes. Il doit faciliter sa manipulation, son transport et son stockage. D'où une série de problèmes dont les données varient à l'infini suivant qu'on a affaire à un minuscule et fragile comprimé pharmaceutique ou à quelques milliers de litres d'un liquide dangereux, ou encore — comme nous l'avons vu — à un autocar de tourisme. Il faut enfin plaire aux désirs de l'acheteur éventuel, qui choisira entre divers produits de même qualité celui qui est le mieux présenté ou dont le contenant offrira une utilisation plus commode.

Un exemple entre mille : le bouchon de liège, dont la pose est relativement difficile, avait cédé la place à la capsule de métal, qui assurait une meilleure protection. Cependant l'un et l'autre nécessitaient l'emploi d'un outil spécial pour déboucher la bouteille. Aussi voit-on apparaître cette année une capsule d'aluminium qui, posée sur une bague de protection fixe, s'arrache au moyen de tout objet pointu, couteau, ciseaux, clou ou même simple clé de verrou. Résistant à une pression de dix atmosphères, la nouvelle fermeture permet la pasteurisation du liquide qu'elle protège.

Voici, dans un autre domaine, une caisse de carton étanche à laquelle on peut faire subir dix chutes d'une hauteur d'un mètre sur un sol cimenté sans endommager son contenu, en l'espèce une magnéto d'avion. Dans ce cas précis l'avantage du carton est tel qu'il ne peut être ouvert, en cours de route, sans porter des traces ineffaçables d'effraction.

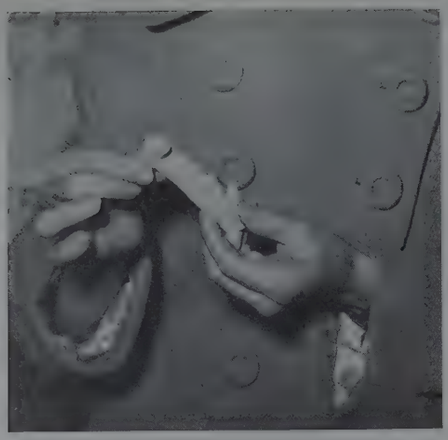
La forme d'un emballage n'est pas indifférente. Les parallélépipèdes conviennent mieux au transport, mais le carton dans lequel sera faite une expédition de poussins devra être de forme ronde ou ovale. S'il présentait des angles, les poussins risqueraient de s'y tasser et de s'asphyxier.

Voici encore, pour les liquides, des tanks roulants dont le fond, en forme de lentille sphérique, permet la dilatation. L'ensemble est en acier émaillé et les cercles de protection sont percés de trous qui facilitent les manipulations et permettent l'arrimage d'une cargaison au moyen de chaînes et de crochets. Un panier d'osier affecte la forme d'un ballon de rugby, car il est destiné au largage des marchandises par avion.

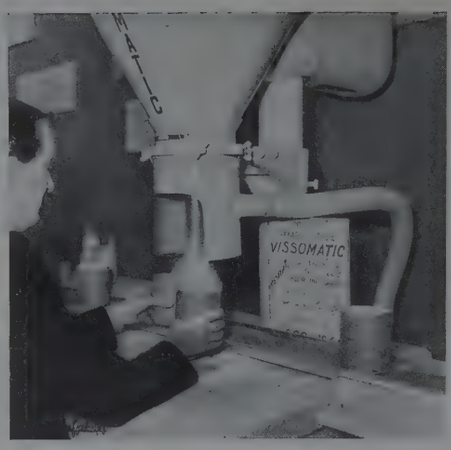
De l'emballage au conditionnement — les deux termes ne sont en aucune façon synonymes — une nouvelle étape est franchie. Il s'agit maintenant de distribuer un produit en quantités défi-

TOUT OBJET POINTU OUVRE CETTE BOUTEILLE.

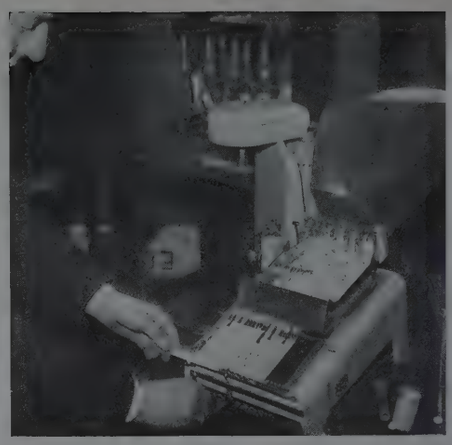
CAGE D'OSIER POUR LE LARGAGE PAR AVION.



Présentation de produits pharmaceutiques.



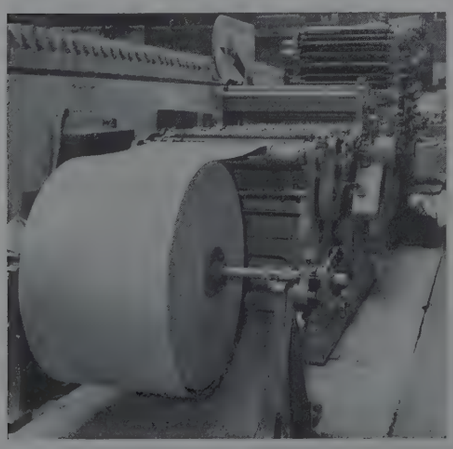
Une machine dose les produits en poudre.



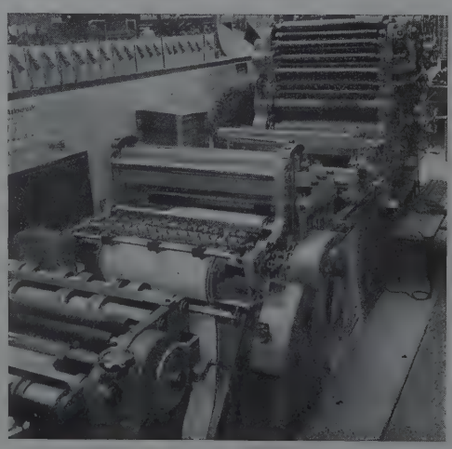
Une autre qui conditionne les pastilles.

D'un rouleau de carton sortent des boites a chaussures imprimées en quatre couleurs.

Groupes imprimeurs de la machine ci-contre.



Celle-ci s'étend sur 6 mètres de longueur...



... et fait six mille emballages a l'heure.

nies, dosées, en « unités de vente » dans le meilleur contenant possible. Dans ce domaine des progrès considérables ont été faits depuis l'ouverture, en 1947, du premier Salon de l'emballage ; non seulement les nouvelles machines permettent d'effectuer la plupart des opérations faites autrefois à la main, mais un souci de standardisation aboutit à la construction de véritables automates, capables, au moyen d'un réglage simple, de « conditionner » des produits différents. C'est ainsi que telle machine enveloppera, à volonté, tablettes de chocolat rectangulaires ou savonnettes ovales, tandis qu'une autre « ensachera », suivant les besoins, farines ou pâtes alimentaires.

Tous les degrés de complication sont représentés, depuis la petite machine portative, semi-automatique, qui trie et compte les comprimés, les enferme dans des tubes à raison de 1.000 tubes de 20 à l'heure, quel que soit le diamètre du comprimé, aux immenses tables de conditionnement à relais électro-pneumatiques et compteurs électroniques. Une chaîne de remplissage des bidons d'huile occupe à elle seule une trentaine de mètres carrés, tandis qu'une « empaqueteuse » de beurre n'occupe guère plus de place qu'un réfrigérateur grand modèle.

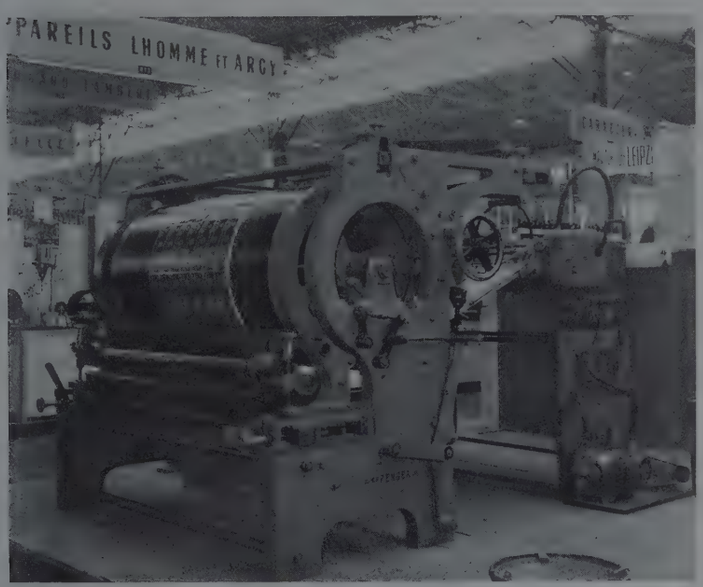
Quant à l' « autovariable » de 8.500 kilos, qui façonne les boîtes de carton, cette machine possède sa propre imprimerie. Du rouleau de carton qui tourne à une extrémité sortent, à la cadence de 6.000 à l'heure, des boîtes coupées, entaillées, imprimées en quatre couleurs, trois « offset » et une « typo ». Ce véritable robot fabrique à volonté des emballages de 10 à 70 centimètres de largeur.

Mais déjà nous avons quitté le conditionnement proprement dit pour entrer dans le domaine des « arts graphiques ». En fait, cette dernière machine marquait, lors de la récente exposition de la porte de Versailles, la limite de deux « Salons » voisins.

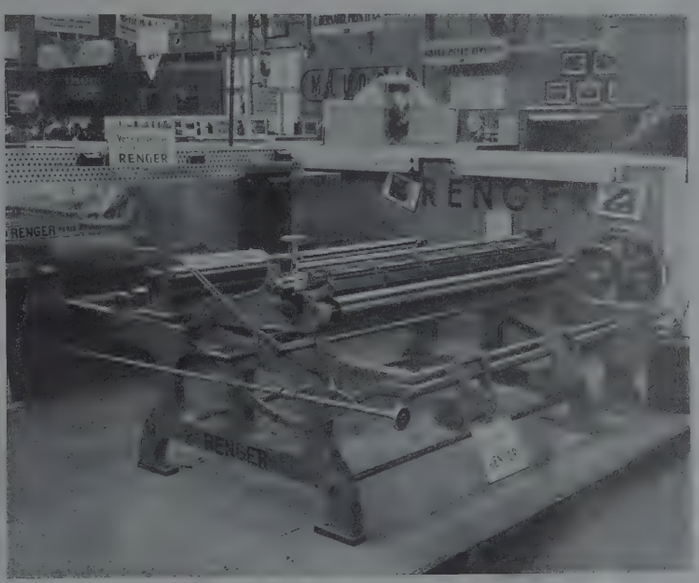
Appareil pour ateliers de photogravure.

Nouvelle lampe pour séchage d'impressions.

Machine verticale pour tirages en offset.



Cette vernisseuse a un débit supérieur aux machines a plat.



Machine destinée a découper en bobinettes du papier en bobines.

LES ARTS GRAPHIQUES

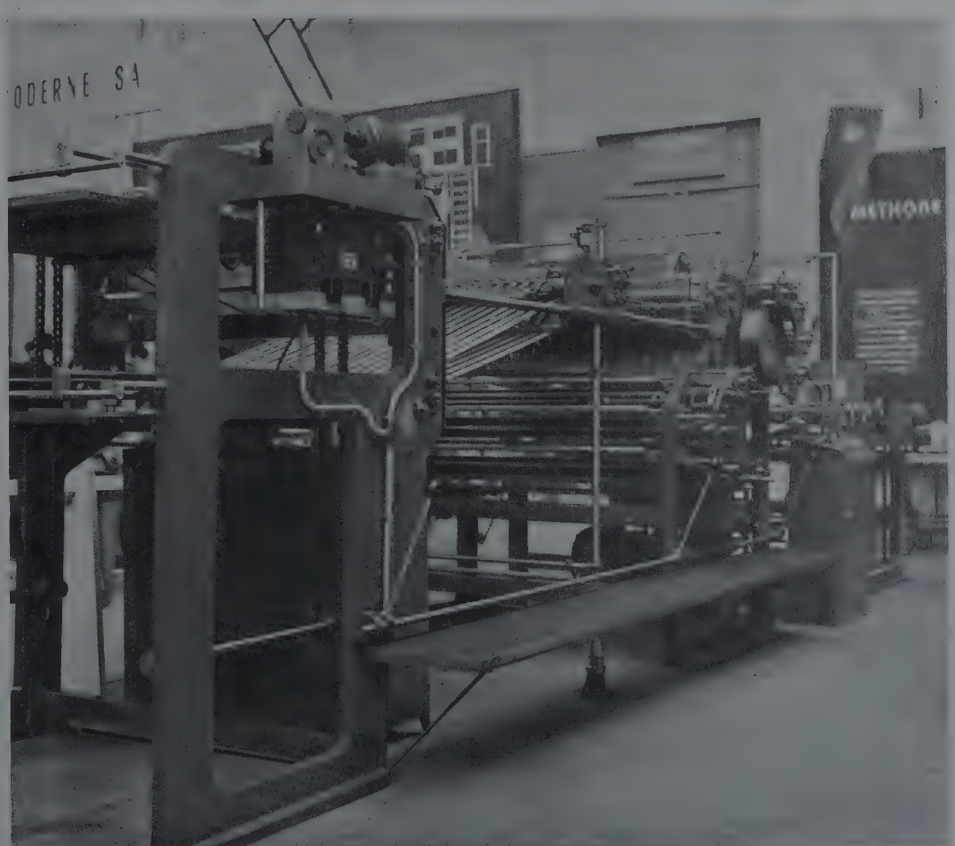
Au Parc des Expositions, le Salon des techniques papetières et graphiques voisinait, cette année, avec le Salon de l'emballage — de deux ans son aîné — au point que le visiteur non averti passait facilement de l'un à l'autre sans s'en apercevoir. Pour le profane, en effet, la distinction n'est guère facile à faire, au premier coup d'œil, entre telle « plieuse-encolleuse », présentée par le premier, et telle « empaqueteuse » faisant partie du second.

Aussi bien la Fédération des syndicats des producteurs de papier, carton, cellulose exposait-elle dans ses stands tous les produits destinés à l'emballage. Il fallait parvenir au fond du second pavillon — au rayon des « machines d'impression », tournant presque sans bruit à plein régime, pour se sentir véritablement dans un autre domaine.

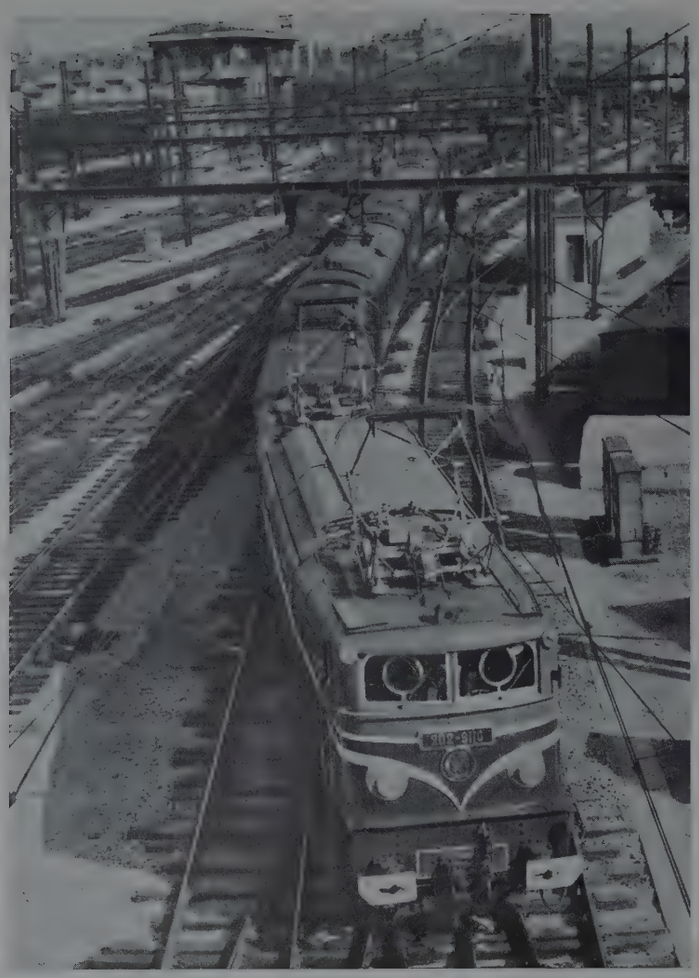
Dans ce dernier il faut être « du métier » pour apprécier à leur juste valeur les perfectionnements apportés d'une année à l'autre. Matériel pour « typo » ou « offset », horizontal ou vertical, machines à éléments interchangeables permettant de tirer en une, deux, trois ou quatre couleurs tendent vers un même but : la rapidité ; la vitesse moyenne de production est cette année de cinq mille à six mille à l'heure, parfois sept mille.

Pour le grand public, les œuvres des artisans du livre, celles de la Chambre syndicale de la reliure, brochure et dorure offraient un attrait plus direct, et tandis que les spécialistes griffonnaient quelques chiffres sur un calepin bien des visiteurs emportaient sous le bras des « spécimens » de livres qu'ils ne posséderont peut-être jamais.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).



Cette machine a régler permettra aux imprimeries d'économiser un temps considérable.



DIJON-PARIS A 115 A L'HEURE : LE « MISTRAL » ENTRE EN GARE DE LYON.

qu'un transformateur placé sur la locomotive abaisse jusqu'à la valeur convenant aux moteurs. Cette tension élevée conduit à des lignes de contact ou caténaires très légères et à des sous-stations très espacées. L'éloignement de ces sous-stations entre elles permet de les placer là où une ligne de transport de force coupe la voie de chemin de fer et il devient inutile d'avoir, comme en courant continu, une ligne à haute tension qui longe la voie. En additionnant les économies qui résultent de ces simplifications, on arrive à des prix d'équipement, par kilomètre de ligne, moitié moins élevés qu'en courant continu 1.500 volts. Ainsi peut-on amortir les dépenses d'installation avec un trafic beaucoup plus faible et électrifier des lignes de moyenne importance.

Certes, le courant alternatif est déjà utilisé pour la traction électrique, mais sous fréquence réduite (16 périodes 2/3 en Europe, 25 périodes aux Etats-Unis). Ce sont des raisons techniques, concernant la construction des moteurs de traction, qui imposaient jusqu'à ce jour l'emploi de courants spéciaux avec tous les inconvénients qui en résultent : usines électriques et lignes à haute tension spéciales au chemin de fer. L'emploi du courant industriel a déjà été tenté en Hongrie et en Allemagne, mais sans que l'on ait pensé pouvoir le généraliser. C'est à M. Louis Armand, directeur général de la S. N. C. F., que revient le mérite d'avoir lui-même repris l'étude de cette difficile question dès 1942, pour la faire aboutir aujourd'hui.

Trois locomotives prototypes ont été commandées par la S. N. C. F. Ces machines, d'ailleurs de conception différente, ont une puissance de 3.500 CV. C'est une machine Oerlikon, la CC 6051, qui remorquait, le 6 octobre, le train d'essai.

Le problème posé aux constructeurs s'est trouvé compliqué par les conditions imposées à ces machines de pouvoir fonctionner, tout au moins à puissance réduite, sur les lignes électrifiées en 1.500 volts continu. Car il fallait qu'un train venant d'une ligne équipée en alternatif puisse entrer dans une gare déjà électrifiée en continu. Le cas se présente à Aix-les-Bains pour les trains venant d'Annecy et qui pénètrent sur la section Culoz-Modane équipée en courant continu.

Bien que les essais de la S. N. C. F. viennent seulement de commencer, ils présentent un tel intérêt que deux réseaux étrangers étudient à leur tour l'emploi du courant à 50 périodes. C'est le Congo belge et l'Italie, celle-ci pour ses lignes méridionales.

En France, l'essai sera étendu, dans quelques mois, à la section Annecy-La Roche-sur-Foron. L'été prochain les trois machines prototypes ainsi que trois automotrices de moyenne puissance seront en service sur la section Aix-les-Bains-La Roche, longue de 80 kilomètres, et qu'empruntent les trains se dirigeant sur Annemasse, Evian et la vallée de Chamonix.

Les résultats déjà obtenus permettent d'escompter que le courant industriel fournit la solution économique pour électrifier un réseau comprenant de grandes artères, mais aussi des lignes affluentes de moindre trafic. Et l'électrification est pour la France, comme pour la plupart des réseaux européens qui nous donnent l'exemple en la matière, le moyen le plus sûr d'améliorer le rendement du chemin de fer tout en réduisant ses dépenses d'exploitation.

ROBERT BARJOT.

ÉLECTRIFICATIONS D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

DIMANCHE 8 octobre la S. N. C. F. a mis officiellement en service la traction électrique entre Paris gare de Lyon et Laroche-Migennes. Cette section de ligne vient se souder à la section Laroche-Dijon inaugurée le 15 mars, et l'électrification fonctionne maintenant sur les 315 premiers kilomètres de la ligne Paris-Lyon. Depuis le 8, tous les trains de la grande ligne partent de la gare de Lyon remorqués par des machines électriques, ce qui leur permet de gagner en moyenne une heure sur la durée du trajet Paris-Dijon en traction à vapeur.

La vitesse maximum reste jusqu'à nouvel ordre limitée à 120 kilomètres à l'heure. Cependant certains trains ont l'autorisation de rouler à 130 et même à 135 kilomètres à l'heure, ce qui permet des accélérations plus intéressantes encore. Le rapide d'après-midi Paris-Marseille, le « Mistral », fait le trajet Paris-Dijon à 115 kilomètres à l'heure, ce qui lui permet d'effectuer les 863 kilomètres du trajet en 8 h. 56 à 97 kilomètres à l'heure de moyenne commerciale, malgré quatre arrêts intermédiaires.

Le train diesel de trois voitures, 1re et 2e classes, qui reliait Paris à Lyon sans arrêt en 4 h. 55, est remplacé par un rapide de 680 tonnes, comportant aussi des 3e classe et desservant Dijon, Chalon-sur-Saône, Mâcon et Villefranche-sur-Saône. La moyenne de bout en bout reste de 100 kilomètres à l'heure ; mais les arrêts sur le parcours Dijon-Lyon, effectué en traction vapeur, ne sont possibles que grâce au temps gagné sur Paris-Dijon, dont les 315 kilomètres sont franchis en 2 h. 32, à 124 kilomètres à l'heure de moyenne.

Si intéressants que soient ces nouveaux horaires, il faut attendre la mise en service de Dijon-Lyon pour que l'électrification trouve son plein rendement. A ce moment seulement, vraisemblablement fin 1952, les trains de Savoie, de Suisse et d'Italie abandonneront la ligne accidentée Dijon-Bourg pour suivre la vallée de la Saône jusqu'à Mâcon ; de même les trains de messageries et de marchandises qui vont de Paris à Lyon par Nevers et Moulins seront reportés sur la grande ligne. Ainsi l'artère électrifiée se trouvera utilisée à plein. Au stade actuel, les travaux effectués représentent les deux tiers des dépenses d'équipement de Paris-Lyon, mais ils ne permettent encore que le tiers des économies attendues.

Paris-Lyon marque l'aboutissement d'une technique, celle du courant continu à 1.500 volts ; cette tension d'alimentation, choisie par le Gouvernement en 1920, a déjà fait ses preuves sur 3.600 kilomètres de grandes lignes françaises. Mais déjà une nouvelle technique prend naissance, celle de la traction en courant alternatif industriel à 50 périodes. Le 6 octobre a eu lieu la réception par M. Favière, chef du service du Contrôle technique au ministère des Travaux publics, de la ligne d'essai Aix-les-Bains-Annecy, équipée en courant alternatif à 50 périodes.

Pourquoi la S. N. C. F. entreprend-elle cet essai ? Parce que le courant alternatif permet d'employer une tension élevée, 20.000 volts en l'occurrence,

LE CONTRASTE EST FRAPPANT ENTRE LES LOURDES CATÉNAIRES, DOUBLÉES DE « FEEDERS », DE PARIS-LYON (1.500 VOLTS CONTINU) ET LA CATÉNAIRE LÉGÈRE DE LA LIGNE AIX-LES-BAINS-ANNECY (20.000 VOLTS ALTERNATIFS).

Les hauts dignitaires du Tastevin et des compagnons du Bon Temps du Médoc fraternisent.

MONTPELLIER

A REÇU LES CONFRÉRIES VINEUSES

C'était une heureuse idée que de recevoir collectivement les confréries vineuses de France, dans le cadre de la IIe Foire internationale de la vigne et du vin, organisée par la ville de Montpellier. Confrérie des chevaliers du Tastevin, représentée bizarrement par sa Commanderie de Belgique, Jurade de Saint-Emilion, Compagnons du Bon Temps du Médoc, Compagnons du Beaujolais et Ambassadeurs de la principauté du Franc-Pineau des Charentes gravirent donc solennellement, le dimanche 8 octobre, l'estrade cernée de barriques, dominée d'oriflammes aux couleurs du vin — rouge et or — où, sur la place de la Comédie, Rabelais en personne allait les accueillir. Maître François avait, pour la circonstance, emprunté les traits juvéniles d'un « escholier du Languedoc ». Après quoi des charrettes défilèrent, chargées de feuillettes remplies de purée septembrale 1950 qui furent religieusement mises en perce ; on tourna la cannelle ; le vin du Languedoc coula, et les membres des confréries commencèrent de boire, après que M. Daniel Querre, procureur syndic de la Jurade de Saint-Emilion, eut lancé d'une voix jupitérienne une ode inspirée par le produit de la vigne. Pour n'être point en reste, la foule massée sur la place entonna la *Coupo santo* et, précédé de hallebardiers en costumes Renaissance, de maître François lui-même, le cortège des confréries s'avança vers la foire sous une voûte composée par les perches des jouteurs sétois. La toque et la robe rouge, le chaperon blanc des jurats saint-émilionnais s'harmonisaient avec la pourpre et l'or des chevaliers du Tastevin, tandis que la dalmatique violette des Compagnons du Bon Temps, leur toque garnie de mousseline blanche, symbole des blancs d'œuf avec lesquels on colle les vins, jouxtaient la cape bleue doublée de jaune de l'ambassadeur du Franc-Pineau. La délégation la plus nombreuse était celle des Compagnons du Beaujolais, conduite par le député du Rhône, M. Degoutte, revêtu, comme ses électeurs, du classique tablier vert, le chapeau de paille, lui aussi verdi de sulfate, en tête et l'échalas à la main.

On visita la foire. Au palais des Congrès, sous l'égide de MM. Fox et Eugène Causse, président et vice-président du comité, on apprit que l'exportation du vin avait atteint en 1949 le chiffre de 16 milliards de francs, sans compter les expéditions faites en France d'outre-mer, qui s'élevaient à 6 milliards.

Il y eut après cela un banquet où fut offerte toute la gamme des vins du Languedoc.

Le lendemain toutes les confréries gagnaient Sète par l'admirable abbaye de Valmagne, « cathédrale des vignes », dont la vaste nef gothique est transformée en un gigantesque cellier. Reprenant un félibre local, M. Coste-Floret, député de l'Hérault, y jeta le premier couplet de la *Coupo santo*. Après un court passage à Mèze, les confréries traversaient vaillamment l'étang de Thau sous un ciel éclatant. Des ovations les accueillaient à Sète, le « port du vin », avec un déjeuner présidé par MM. Gaston Escarguel, maire, et M. Claparède, sénateur. Au crépuscule ils accomplirent un pèlerinage sur la tombe de Paul Valéry. L'humanisme forme un tout, la civilisation du vin est associée à tous les raffinements de l'esprit.

LA PRINCIPAUTÉ DE FRANC-PINEAU EN CHARENTE

La République s'accommode fort bien d'un grand nombre de reines. Et ce n'est pas l'éclosion d'une principauté enclavée dans le territoire national qui mettra en péril la démocratie. Celle dont il s'agit est d'ailleurs éminemment sympathique puisqu'elle n'a été fondée que pour faire mieux connaître et apprécier les mérites déjà notoires du Pineau des Charentes et, par extension, les beautés de tous ordres de la région charentaise. Cette principauté, qui a, comme il convient, ses lois, ses dignitaires et son Conseil de gouvernement, tenait, il y a quelques jours, une grande cour au château de La Rochefoucauld. Dans leur belle demeure féodale, le duc et la duchesse de La Rochefoucauld recevaient compagnons et amis du Franc-Pineau. Il y avait, pour la circonstance, nombre de personnalités du monde, des lettres, des arts et deux ambassadeurs, celui de Belgique, S. E. le baron Jules Guillaume et celui d'Italie, S. E. M. Pietro Quaroni. Et comme il faut une princesse à une principauté, la charmante Danièle Delorme — Gigi de l'écran — devint souveraine.

Danièle Delorme fut la « princesse » de...

... ces fêtes somptueuses ou l'on remarqua...

... cet énorme gateau en forme de pressoir.

S. E. Si Kaddour ben Ghabrit, représentant S. M. le sultan du Maroc, et M. Fraissinet, président de la Compagnie Paquet.

La générale Leclerc baptise le navire dédié au libérateur de Paris. On reconnait (en uniforme) son fils, le lieutenant Henri Leclerc.

Libéré de ses étais, le « Lyautey » gagne lentement l'eau profonde.

Le « Général-Leclerc » est long de 146 mètres et large de 19.

La maréchale Lyautey était entourée de Mme Reggio, du ministre de la Marine marchande et de S. E. Si Kaddour ben Ghabrit.

L'allocution de M. Defferre. A sa droite, la générale Leclerc et M. Léon Fabre, des Chargeurs Réunis. A sa gauche, M. Fould.

NOTRE FLOTTE MARCHANDE SE RECONSTITUE

LE «LYAUTEY» A LA SEYNE

Le lancement à La Seyne du paquebot *Lyautey*, de la Compagnie Paquet, fut l'occasion d'exalter une fois de plus l'amitié franco-marocaine, affirmée avec éclat par le voyage officiel en France de S. M. Sidi Mohammed. La maréchale Lyautey, qu'entouraient notamment M. Defferre, ministre de la Marine marchande, S. E. Si Kaddour Ben Ghabrit, l'amiral Sol, préfet de Toulon, Mme Reggio, fille du fondateur de la Compagnie Paquet, M. Jean Fraissinet, directeur général, M. Lamouche, président des Forges et Chantiers de la Méditerranée, M. Pierre Lyautey et plusieurs membres de la famille du maréchal, sectionna le fil symbolique retenant la coque avec une hachette dont le manche reproduisait le bâton de commandement du maréchal. Le navire glissa lentement vers la mer, où les remorqueurs l'attendaient pour le conduire au quai d'armement. D'une longueur de 142 m. 50, le *Lyautey*, qui, avec ses luxueux aménagements, n'a rien à envier aux plus modernes des grands paquebots, reliera, dès l'été prochain, Marseille à Casablanca en quarante heures.

LE «GÉNÉRAL-LECLERC» A SAINT-NAZAIRE

Quelques jours avant le *Lyautey*, un bateau mixte portant, lui aussi, le nom d'un grand soldat, le *Général-Leclerc*, était lancé aux Chantiers de Penhoët pour la Compagnie des Chargeurs Réunis. La générale Leclerc, qui avait pris place dans la tribune d'honneur en compagnie de M. Gaston Defferre, du général de Linares, commandant la 3e région militaire, de M. Lahilonne, préfet de la Loire-Inférieure, de M. René Fould, directeur général des Chantiers de Penhoët, de M. Francis Fabre, président de la Compagnie des Chargeurs Réunis, et de nombreuses personnalités, brisa sur la proue du navire, dont elle est marraine, la traditionnelle bouteille de champagne, tandis que la musique du 1er régiment de marche du Tchad jouait la marche de la 2e D. B. Puis le *Général-Leclerc* glissa majestueusement sur le ber et entra dans l'eau. La marine française comptait une nouvelle unité qui, dotée des instruments de navigation et de sécurité les plus modernes, assurera régulièrement le transport des passagers entre la France et les côtes occidentales d'Afrique.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Rue d'Ulm

D'où vient que ce livre, publié à la gloire de l'Ecole normale, prenne quelquefois l'aspect d'un plaidoyer ? Il semble que les normaliens éprouvent souvent le besoin de se défendre de leur propre légende. On sait laquelle : une infatuation par laquelle l'esprit de corps se gonflerait du sentiment d'appartenir à la seule élite intellectuelle qui soit d'appellation contrôlée. Comme si cette prétention était guettée par le ridicule, le normalien est le premier à en rire, à la tourner en farce, à user, bien au delà de l'Ecole, du canular comme d'un exercice d'hygiène intellectuelle et morale. N'être dupe de personne, et pas de lui-même pour commencer, voilà ce qu'il se flatterait surtout d'avoir appris dans la première école de France. Si bien qu'on ne sait pas si la menace d'un surprenant complexe d'infériorité ne taraude pas, comme un ver dans le fruit, la satisfaction de faire partie des premiers de la classe dans une classe de quarante millions d'esprits.

Sur les rapports de la formation normalienne et de la vie littéraire, Albert Pauphilet, qui dirigeait l'Ecole quand M. Alain-Peyrefitte préparait son ouvrage et qui a eu le temps d'en écrire la préface avant sa mort, me paraît faire une observation judicieuse. « On peut s'étonner également, dit-il, que l'Ecole ait tenu tant de place dans la vie littéraire de la France et qu'elle en ait tenu si peu. Peu de place, en vérité, si l'on songe à l'ardent foyer de vie intellectuelle qu'elle est, à ce grand nombre d'âmes d'élite qui y ont exalté leurs plus nobles fièvres. Mais grande place, si l'on pense qu'elle a pour objet apparent de pousser ses élèves vers les voies austères de l'enseignement, de l'érudition, non vers les confidences ou les Mémoires romanesques. »

Ajouterons-nous qu'un écrivain sorti de l'Ecole normale n'est pas toujours d'autant plus grand qu'il ne laisse pas oublier son origine ? Citons-en trois, presque au hasard, dans la littérature contemporaine : Péguy, Giraudoux et M. Jules Romains. Est-il possible d'effacer le paysage de la rue d'Ulm à l'horizon des œuvres de chacun d'eux ? La réponse à cette question sera : pour Péguy, certainement ; pour Giraudoux, à moitié ; pour Jules Romains, pas du tout. Or la grandeur respective de ces trois œuvres pourrait bien être en raison inverse de l'importance de l'empreinte normalienne sur leurs auteurs. La conclusion à tirer ne sera d'ailleurs pas contre l'Ecole, mais en faveur de la vie propre au génie, qui ne se laisse pas mouler par les empreintes, fussent-elles les plus recommandables. On s'en doutait.

Revenons au livre de M. Alain-Peyrefitte, qui n'est pas de lui à proprement parler, mais composé par ses soins. Cette *Rue d'Ulm* (Vigneau, édit.), préfacée, je l'ai dit, par Albert Pauphilet, introduite par André François-Poncet, est un recueil de chroniques sur la vie normalienne, signées par des normaliens de toutes générations et de notoriétés diverses. Des textes de Francisque Sarcey et de Louis Pasteur, de Gaston Boissier et de Charles Andler, de Taine et de Romain Rolland précèdent des pages empruntées à Péguy, Bédier, Téry, Rageot, Tharaud, Giraudoux, Romains, Nizan, j'en passe plus d'un. Tout cela est ordonné par chapitres qui évoquent tour à tour l'histoire de l'Ecole, son décor, sa population, les mœurs de ses habitants, la « turne », le « pot », les « archicubes » et toutes les avenues que la rue d'Ulm fait déboucher dans la cité politique, littéraire ou scientifique.

Les normaliens, dans ce livre, se donnent même l'élégance de laisser la parole à quelques écrivains qui n'ont jamais franchi le seuil de l'auguste maison. Bien plus, M. Alain-Peyrefitte a tenu à ouvrir son recueil, pour qu'il fût complet, à certains détracteurs de l'Ecole. Il nous rappelle, par exemple, qu'Alain-Fournier, quand il préparait le concours de Normale, écrivait à Jacques Rivière : « Réussirai-je, cela m'avancera bien... Vivre avec des pions, vivre avec des gens dont le métier est de mettre le cœur et l'âme du passé en formules... » Et Jacques Rivière, quand il eut échoué au concours, de répliquer : « N'aurions-nous pas souffert de ce qui fera la joie de ces pauvres âmes : la vie bête et les farces douteuses de l'Ecole ? » Roger Martin du Gard n'a pas une moindre aversion pour « les idées mises en commun, piétinées par le troupeau, dans ces réduits sans air. » Mais si nous citions encore Flaubert, Gaston Roupnel, Pierre Hamp nous aurions l'air de donner aux antinormaliens un complaisant appui.

Qu'est-ce donc, en définitive, que ce fameux esprit normalien autour duquel on discute et on dispute ? Le dernier chapitre lui est consacré, sans serrer de très près la définition attendue. « Supposons, écrivait le sceptique Jules Lemaître, qu'il y ait un esprit normalien : je dis que c'est après l'Ecole et hors de l'Ecole que quelques-uns prennent cet esprit. » Sainte-Beuve déclare qu' « on ne reçoit pas impunément l'empreinte de l'Ecole », mais il montre que cette empreinte prend maintes formes. Pour M. Edouard Herriot, l'Ecole est « un des rares endroits de France où l'on ait l'occasion de se montrer intelligent ». (Peut-être faut-il faire dans cet éloge la part de la nostalgie chez un homme qui a passé sa vie au Palais-Bourbon...) Plus subtile et plus profonde est la définition de Jean Giraudoux :

« L'Ecole est l'assemblage des hommes qui se proclament le moins faits pour la bataille et qui ont eu proportionnellement à la guerre beaucoup plus de tués que Saint-Cyr, qui ont publié le plus grand nombre de livres et ont obtenu le moins grand nombre de gros tirages... J'ai l'impression que ces deux exemples suffisent à la définir. »

Cette déclaration fournit à M. Alain-Peyrefitte le mot de la fin. Pour la gloire de l'Ecole Normale il n'y en a pas de meilleur.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Ce soir à Samarcande. — Victor

Un des auteurs les plus fêtés de l'entre-deux-guerres a été M. Jacques Deval. Il avait de l'humour, de l'invention, de la fantaisie et, à l'occasion, de l'âpreté. Il avait aussi un métier sûr, et son habileté l'a peut-être empêché d'écrire les pièces qu'on aurait pu attendre de lui. *Ce soir à Samarcande,* au théâtre de la Renaissance, montre une fois de plus, et non sans agrément, ses qualités et ses faiblesses.

Le point de départ de la pièce est un apologue persan. A Bagdad, le calife vit un jour son vizir entrer au palais, fort agité. L'infortuné venait de rencontrer la Mort sur la place, et elle lui avait fait signe. Le calife, qui aimait son ministre, lui donna aussitôt son meilleur cheval, et le vizir partit aussitôt pour Samarcande. Quelques heures après, le calife à son tour rencontre la Mort. « Pourquoi donc as-tu effrayé mon vizir en lui faisant signe ? » Et la Mort répondit : « Je n'ai pas voulu l'effrayer, mais je n'ai pu retenir un geste de surprise en le voyant à Bagdad, quand je l'attends ce soir à Samarcande. » Cet apologue, a pensé M. Jacques Deval, ne tend-il pas à prouver que nous accomplissons librement des actions déjà écrites dans le ciel ?

Il a illustré ce thème en plaçant son action dans le milieu des gens du voyage. Sourab Kayam, fakir du cirque Taglioni, aime la dompteuse grecque Néricia Coulouris, qui a du sentiment pour lui, mais en même temps de la crainte, car il lit l'avenir, comme Cagliostro, dans une boule de cristal. Aussi décide-t-elle d'épouser le jongleur Angelo, qui n'a pour lui que son physique. Auparavant, toutefois, elle demande à Sourab de lui montrer dans sa boule magique ce qu'elle sera après un mois de mariage. Elle s'y voit trompée et menacée de périr à bord du paquebot *Hollandia,* qui sautera sur une mine en sortant du port du Havre.

Naturellement, elle renonce à son projet, mais, peu après, un riche industriel, Paul Tabourier, voudrait lui donner son nom. L'industriel, prudent, cherche à se concilier le fakir, auquel il remet un chèque de 300.000 francs. Néricia consulte de nouveau la boule de cristal et, malgré les efforts du voyant qui voudrait garder le chèque, elle se découvre encore victime du destin funeste, périssant sur le même *Hollandia.* Que lui reste-t-il à faire ? Elle épousera Sourab, mais celui-ci, arrêté pour une vieille erreur de jeunesse, se suicidera, et de sa propre volonté elle embarquera sur le paquebot condamné.

Je résume à gros traits cette intrigue, dont le cinéma eût tiré meilleur parti que le théâtre. Malgré une exposition un peu laborieuse, Jacques Deval l'a relevée par le pittoresque des personnages, et aussi, il faut le dire, par le brillant dialogue. Je veux bien qu'il s'agisse d'une sorte de conte philosophique et qu'on ne nous demande pas d'être convaincus, mais seulement intéressés. Pourtant il y a un certain décalage entre le réalisme affiché des situations et la fatalité figurée à trois reprises par une belle jeune femme en qui nous sommes invités à voir l'image de la mort. Gaby Sylvia en dompteuse n'a jamais été plus troublante et plus séduisante, tour à tour rieuse et déchaînée, tigresse parmi les tigres. Paul Bernard, d'acte en acte, s'est mieux installé dans son personnage de fakir sympathique sans charlatanisme (peut-être en eût-il fallu un grain). Jean Brochard, en policier, est excellent à son ordinaire, Paul Villé joue son rôle d'impresario comme il le ferait dans la vie. Les décors de Douking ont de l'accent, la mise en scène de Jean Darcante est toujours juste.

Victor est la vingt-huitième pièce de M. Henry Bernstein, et l'on y retrouve une situation déjà plusieurs fois exploitée par l'auteur, notamment dans *le Cœur* et dans *Mélo,* savoir une femme qui croit aimer un homme qu'elle n'aime pas, et aimant un autre qu'elle croit détester et qui est son mari. Soit ! Mais cette pièce s'ouvre sur un postulat. L'homme qu'elle n'aime pas, Victor, est dévoré d'amour pour elle, et à tel point qu'il n'a pas hésité à s'accuser d'une grave indélicatesse commise par le mari de la belle, et qu'il a fait, à la place de son heureux rival, un an de prison. Il est vrai que le mari, Marc Pélicier, est pour lui un ami, un camarade d'escadrille pendant la guerre. Infortunés aviateurs ! Quelle mauvaise presse on leur fait ! Car ce Marc Pélicier est un abominable gredin. Il a lui-même conseillé à sa femme d'user de son pouvoir sur Victor pour éviter la prison. Admettons encore. Voilà Françoise dégoûtée de son mari et décidée à divorcer pour se remarier avec Victor, libéré. Mais Victor a l'âme aussi blanche que Marc l'a noire. Il paraît aussi, malgré ses capacités d'ingénieur, un petit peu benêt. Quand son grand amour s'offre à lui, il tergiverse, il a des scrupules, ce qui laisse au mari le temps d'arriver. Après cela il se reprend, se rue chez Marc et lui demande la main de sa femme en termes violents. L'autre se cabre. Sa femme peut le tromper comme il la trompe, il n'en veut pas moins la garder. Alors ils se battent comme des chiffonniers. Sommée de choisir entre eux, Françoise désigne Victor. Marc reprend l'avantage en déclarant que dans ce cas elle partira telle qu'elle est. Il gardera robes, fourrures, linge et bijoux. Elle proteste, crie, sanglote. Victor, écœuré, s'en va, tandis que Marc se met à danser avec sa femme en lui promettant toutes les voluptés.

La pièce est peut-être artificielle et irritante, mais on l'écoute sans ennui, admirablement jouée qu'elle est par Bernard Blier, stupéfiant de justesse dans son rôle de bon diable et de victime volontaire, par Simone Renant, par Jacques Castelot, par Henri Crémieux et par la jeune et pétulante Jane Martel. Car l'auteur de *Victor* sait mieux choisir ses interprètes que ses sujets.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Ronde. — Orphée

Quand il écrivit cette œuvre de jeunesse : *la Ronde,* Arthur Schnitzler n'avait certes aucune arrière-pensée morale ou philosophique. Ce boulevardier de la Vienne d'avant 1914 correspondait sensiblement à ce que fut pour Paris un Henri Duvernois. Avec une infaillible fidélité il reproduisait les dialogues qu'il entendait échanger chaque jour en sa présence. Et il allait d'instinct au plus banal, celui qui précède l'étreinte, sachant qu'il le renouvellerait autant de fois qu'il le faudrait, par les variétés d'hypocrisie auxquelles leur temps, leur classe et leur âge condamneraient ses protagonistes. Le succès de ces saynètes, tant en livre que sur la scène, ne dut jamais lui faire illusion sur leur profondeur. Max Ophuls, en transposant *la Ronde* à l'écran, n'y a cherché qu'un prétexte à faire revivre, après *Liebelei* et *Lettres d'une inconnue,* cette Vienne deux fois morte.

Mais, d'abord parce qu'elle est morte et ensuite par le passage de l'allemand au français, il n'était plus question de se contenter de l'exactitude. Le scénariste Jacques Natanson et le metteur en scène — on ne saurait les en blâmer — ont préféré enjoliver encore le chromo que nous ont imprimé dans le cerveau tant de livres, d'opérettes et de films. Et ils ont voulu compenser cet affadissement en introduisant un meneur de jeu chargé d'un commentaire sommaire et pourtant superfétatoire : peu importe, puisqu'il suscite des images aussi ravissantes que celles des sketches eux-mêmes. Ceux-ci sont inégaux. Les meilleurs sont au début. Les quatre derniers sont plus faibles et les acteurs qui les interprètent en souffrent. Aussi est-on injuste en mettant hors de pair Simone Simon, Danielle Darrieux, Anton Walbrook et Daniel Gelin.

Le mythe d'Orphée fut l'un des plus puissants et des plus fertiles de la mythologie grecque. On sait qu'il se développa en une doctrine philosophique et en une religion ésotérique qui, à tout le moins, exerça une influence sur le christianisme, s'il ne constitua pas une de ses sources. Par le fait même que ce dernier allait emprunter à l'orphisme les bases de sa prédication : immortalité de l'âme, vie future récompensant les bons et punissant les méchants, morale ascétique, rites d'expiation, nous sommes poussés à ne plus voir dans la légende d'Orphée que ses autres aspects extérieurs, pittoresques et dépourvus de signification profonde. Aussi serait-on mal venu de reprocher à Jean Cocteau d'avoir choisi précisément ce thème (redevenu en quelque sorte vacant) pour y accrocher ses préoccupations personnelles.

L'auteur a pris soin de faire connaître quelles étaient les trois allégories qu'il avait entendu développer :

1. La mort n'est pas une fatalité aveugle et anonyme, mais chacun de nous possède sa mort personnelle, qui possède une individualité propre et qui entretient avec sa future proie des rapports non dépourvus d'ambiguïté ;

2. Le poète a besoin de mourir plusieurs fois (en chair et en gloire) pour gagner sa figure définitive ;

3. Les miroirs, témoins irrécusables du vieillissement, sont un lieu de passage entre la vie et la mort.

Peu de spectateurs qui n'auront pas été prévenus seront capables de discerner à la projection du film ces fils conducteurs. Peu importe. Il n'est pas mauvais que l'artiste ait des idées de derrière la tête quand il organise son œuvre et qu'il les dissimule si bien qu'à peu près personne ne soit en mesure sans son concours de les découvrir. Même ceux qui ne comprendront rien à la mythologie particulière à Jean Cocteau et qui conserveront l'impression d'avoir assisté à une succession d'images curieuses dépourvues de cohésion peuvent prendre plaisir à *Orphée.* Il reste à dire pourquoi.

Première raison : nombre de ces images sont belles dans leur étrangeté même. Les passages du miroir, les résurrections (au sens littéral, à savoir un corps étendu qui se relève sans plier les genoux), truquages peu utilisés jusqu'ici, nous plongent dans le ravissement où les premiers ralentis plongèrent nos parents, aux alentours de 1910. Le décor infernal a beau être emprunté à la triste réalité de la dernière guerre (les ruines de Saint-Cyr), le caractère irréel dont le dote un éclairage dépaysant lui confie cette sensation de « jamais vu » qui est fondamentale pour l'émotion surnaturelle.

Seconde raison qui, à mes yeux, est la plus importante : *Orphée* est un des premiers films parlants, sinon le premier, où l'auteur a eu l'audace de penser en mouvements et non en mots sur lesquels sont venus se greffer par la suite des développements animés. Ce qui explique bien des gaucheries, mais qui donne à d'autres séquences une résonance inhabituelle. J'ai l'impression (juste ou erronée, peu importe) que Jean Cocteau a été fasciné par la représentation imaginaire de quelques-unes des scènes de son film et qu'il n'a cherché que par la suite à les justifier par des personnages ayant une individualité, par une action anecdotique, par un dialogue rapporté.

Ce serait déjà méritoire de la part d'un homme formé par le cinéma ; de la part d'un poète et d'un écrivain, c'est encore plus extraordinaire. Et pourtant l'art de l'écran ne se développera que dans la mesure où un plus grand nombre d'intelligences se plieront à cette nouvelle discipline.

« La Ronde » : J.-L. Barrault (le poète), Isa Miranda (la Comédienne).

Autre sketch de « la Ronde » : Simone Signoret et G. Philipe.

Fernand Gravey a trouvé en Odette Joyeux une aimable compagne.

Dans « Orphée » Jean Marais est le Poète, Maria Casarès, la Mort.

PETITES CHRONIQUES

LE GÉNÉRAL GANEVAL

Le général Ganeval, qui depuis 1946 commandait les troupes d'occupation françaises à Berlin, vient d'être nommé à l'Office militaire de sécurité de Coblence. On le voit, ci-dessus, prenant congé devant l'hôtel de ville de Berlin-Ouest du maire, M. Ernst Reuter, et de la population qui a manifesté un très vif regret de son départ.

LA QUINZAINE DE LA LAINE

Organisée pour la seconde fois sous les auspices du Secrétariat international de la laine, la « Quinzaine de la laine », qui l'an dernier s'était limitée à la capitale, s'est étendue à plusieurs grandes villes, notamment à Lyon et à Bordeaux.

Les manifestations organisées ont donné l'occasion aux magasins et aux commerçants de détail de rivaliser d'ingéniosité et de goût dans la présentation de leurs vitrines. L'exposition « Gloire à la laine » a notamment permis à un grand magasin de la rive droite de rassembler de rarissimes pièces de musée à côté des plus beaux spécimens de la transformation et de l'utilisation de ce textile.

Dans le Sentier, à l'occasion de la Quinzaine commerciale de la rue du 4-Septembre, les commerçants en tissus avaient également conçu des vitrines artistiques qui ont obtenu le plus vif succès. Citons encore, parmi les manifestations de cette « Quinzaine de la laine », le concours du « Plus Beau Tricot de France » et la « Nuit du tricot », au cours de laquelle des mannequins présentaient les modèles de tricot des meilleures maisons de la capitale.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'excellente pianiste Marcelle Mayo a donné sous la rubrique « le Quart d'heure du soliste » un récital comprenant des pages modernes de Schmitt, de Fauré, de Ravel. Le choix en semble particulièrement heureux et l'on ne saurait trop la louer de l'interprétation exceptionnelle qu'elle offrit des *Lucioles,* du premier de ces musiciens. Le morceau, extrait des *Nuits romaines* (dans lesquelles brillent des nuées de coléoptères), donne sous les doigts agiles de la virtuose une impression de vie intense. En effet les lucioles semblaient aller, venir, voler, s'éloigner, se rapprocher, s'éclairer, s'assombrir grâce à la profusion des nuances tour à tour douces, puissantes, expressives dont les auditeurs ont été généreusement comblés. La *toccata* du *Tombeau de Couperin* édifié par Ravel sonnait fort bien elle aussi.

Le maître Eugène Bigot a conduit avec sa souveraine autorité l'orchestre radio-symphonique de Paris, et c'était plaisir d'entendre sous sa baguette vigilante l'ouverture de *Guillaume Tell,* de Rossini, enlevée avec brio, ainsi que la célèbre *Invitation à la valse,* de Weber.

W.-L. Landowski.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA CIVILISATION ISLAMIQUE :

R. Le Tourneau, *l'Islam contemporain* (Editions internationales, 184 pages).

A la lumière d'une expérience personnelle très poussée, l'auteur analyse le drame interne du monde musulman : un conflit entre l'élite acquise aux idées modernes et des masses attachées à des traditions et à des mœurs rebelles à l'évolution. On cherche encore un compromis, une synthèse entre l'esprit de clan et la notion d'Etat, entre le passé et le présent, qu'il s'agisse de la politique ou de la pensée philosophique.

Ce drame affecte naturellement les relations de l'Islam avec le monde extérieur. Pays par pays, M. Le Tourneau étudie l'état actuel de ces relations. La loi du Prophète s'oppose au matérialisme marxiste, devenu le porte-drapeau d'un impérialisme plus redoutable que les autres. Vis-à-vis de l'Occident, les élites puisent leurs raisons de défiance dans les principes mêmes qu'elles lui ont empruntés. Elles craignent que le vieil esprit colonialiste ne soit pas mort. Mais des intérêts économiques puissants agissent en sens inverse : l'Iran, l'Irak, l'Arabie séoudite attachent au pétrole l'importance que l'Egypte attache au coton. Il y a ainsi une balance entre le passé et l'avenir, entre les dangers et les avantages de la collaboration avec l'Occident, collaboration d'autant plus délicate qu'elle se cristallise aujourd'hui au sein d'un monde en désordre.

M. Le Tourneau évoque le sort de la Ligue arabe, qui fut accueillie avec beaucoup de sympathie dans le monde musulman, mais à laquelle l'affaire israélienne a permis de mesurer la relativité de sa puissance matérielle, la persistance de la passivité des masses, le particularisme des jeunes Etats. La Ligue n'en a pas moins fait émerger des aspirations confuses, relayées par le sentiment de la solidarité islamique, qui tendent à se regrouper sous d'autres formes, comme le pacte de sécurité collective.

L'HISTOIRE DE PARIS :

François Boucher, *Paris,* illustrations de G. Barret (Plon et De Moderne Boekhandel, Amsterdam, 208 pages in-4°). Le second millénaire de Paris nous vaut l'apparition de nombreux ouvrages consacrés au passé de la capitale. Celui de M. François Boucher, conservateur honoraire de Carnavalet, unit la grâce à l'érudition. Il dégage les lois physiques, économiques, politiques, spirituelles qui ont présidé à l'évolution de la ville.

Les chapitres de ce livre, luxueusement présenté, sont autant de fresques, dont on ne sait ce qu'il faut le plus louer, du détail ou de la composition.

Le Paris d'aujourd'hui est présenté par M. François Boucher sous tous ses aspects : vie intellectuelle, morale, économique, artistique, sociale.

Sans oublier les « impondérables », qui nous font passer de quartier à quartier comme d'un pays et d'un siècle à un autre. Chaque période de notre histoire se laisse localiser : la monarchie, autour du Louvre et des Tuileries ; la piété médiévale, dans la Cité ; l'artisanat, dans le Marais ; l'Empire, autour de l'Etoile ; la bourgeoisie de Napoléon III, dans la plaine Monceau, etc. La vie de Paris ne se comprend que si on la conçoit comme celle de cent villes en une seule. « Malgré ses disparates et ses contrastes, Paris se révèle comme une ville de mesure et d'équilibre où se fond un pays et s'harmonisent les tendances les plus diverses. Ville complète aussi, dont les habitants n'ont pas le sentiment d'une confusion accablante, et où l'échelle de l'être garde si bien sa mesure qu'il n'est pas exagéré de dire qu'on y vient pour être heureux. »

Albert Mousset.

COURRIER MUSICAL

Le terme « saison musicale » fait désormais partie de notre vocabulaire ; l'Orchestre de la garde républicaine, l'Orchestre des cheminots français et la Sirène l'ont repris, en cette période préhivernale, pour huit concerts dominicaux aux Invalides : les programmes comportent de grandes œuvres du répertoire symphonique, mais font place aussi à des partitions nouvelles, telles ces *Fresques pour une mémoire héroïque,* d'André Ameller, en hommage au général Leclerc.

Pour le concert de rentrée de l'Orchestre Pasdeloup, Albert Wolff a dirigé *le Tombeau de Chateaubriand,* de Louis Aubert. Musicien breton dont le lyrisme participe aux rêveries ardentes, aux passions et aux mélancolies de René, Louis Aubert a voulu que sa partition suivît les mouvements essentiels de l'âme de son héros ; l'élan généreux, la noblesse d'inspiration, l'élégance de l'écriture font de cette œuvre, composée pour la commémoration du centenaire de Chateaubriand, un tombeau digne de la grande figure qu'il célèbre.

Et c'est encore à Louis Aubert que nous devrons bientôt l'ouvrage tant attendu sur son ami Florent Schmitt, de qui l'octogénat vient d'être fêté de si émouvante façon par la petite ville de Saint-Cloud, où s'est fixé le grand musicien français. Florent Schmitt octogénaire ! Qui le croirait à le voir ainsi, solide et malicieux, à l'affût, à l'avant-garde de tout, jamais blasé, jamais las ? Sa jeunesse de cœur et d'esprit surprend ; et les jeunes savent quelle oreille bienveillante le bourru bienfaisant réserve à leurs audaces.

L. Maurice-Amour.

NOUVELLES RELIGIEUSES

M. le chanoine Jean Rodhain, aumônier général du Secours catholique, vient d'être nommé prélat de Sa Sainteté.

Cette dignité consacre les mérites de l'ancien aumônier général des prisonniers de guerre, dont on se rappelle le rôle bienfaisant dans les Stalags et les Oflags. Elle consacre aussi les mérites non moins grands du créateur et de l'animateur du Secours catholique, du secrétaire général du Comité français de l'Année Sainte, grâce à qui notre pays doit pour une large part d'être classé au premier rang des nations venues à Rome pour le nombre de ses pèlerins.

Nous adressons à Mgr Rodhain, qui à plusieurs reprises a compté parmi les collaborateurs de notre revue, nos respectueuses et très vives félicitations.

Mgr Trinh Nhu Khuê, nouveau vicaire apostolique d'Hanoï, a été sacré dans cette ville. On le voit sur notre photographie ayant près de lui Mgr Gomez, vicaire apostolique d'Haïphong.

L'EXERCICE « EMPEROR »

Les plus grandes manœuvres aériennes qui aient eu lieu depuis la fin de la guerre se sont déroulées dans le ciel de l'Angleterre. La défense antiaérienne du territoire fut particulièrement mise à l'épreuve. Des femmes même y ont participé dans les rangs de l'armée territoriale, telle cette jeune « soldate » servant dans un régiment de D. C. A.

GEORGES DESVALLIÈRES

Je crois que personne n'a pu l'approcher sans en subir l'ascendant moral, sans l'admirer. Dans un milieu où les petites jalousies abondent, son nom était symbole d'honneur.

Il avait d'abord travaillé avec Gustave Moreau, et il l'avait aimé au point de vouloir lui ressembler. Mais rien n'était plus opposé au hiératisme du maître que les turbulences qui, déjà, explosaient dans la peinture du jeune disciple. Celles-ci ne firent que s'accuser. Desvallières donnait libre cours à un lyrisme ardent et tout chargé de virulences pathétiques. Ses compositions encombrées, sombres comme des ciels d'orage, sont traversées par la stridence d'éclairs sulfureux. Tout y rayonne dans un immense tumulte où l'humanité souffrante est dominée par les bras implorants, réels ou invisibles, du Crucifié.

Nommé vice-président du Salon d'Automne en 1904, il en assuma la présidence à la mort de Frantz Jourdain jusqu'à ces dernières années, car malgré son âge il était resté plein d'entrain.

C'est pendant la guerre de 1914, où l'un de ses fils fut tué, qu'il fit le vœu, s'il survivait, de consacrer son art exclusivement à l'Eglise. Depuis, il n'a jamais abordé un sujet profane. En 1919, il fondait avec Maurice Denis les Ateliers d'art sacré, auxquels il s'est donné de toute son âme d'apôtre. Quelles que fussent leurs tendances, les jeunes artistes de talent trouvaient toujours près de lui conseil et appui.

Il fut par-dessus tout un décorateur auquel les grandes surfaces ne faisaient pas peur, car il savait les remplir avec une fougue intarissable. L'art du vitrail convenait particulièrement bien à ses fulgurances contrastées.

Longtemps nous aurons vu, au milieu des thèmes vulgaires de nos Salons, ses calvaires où l'héroïsme militaire était magnifié par la douleur divine et où s'exaltait si parfaitement la personnalité de ce combattant toujours au bord de la tranchée qui ne séparait pas sa foi religieuse de sa foi patriotique.

Bernard Champigneulle.

LOUIS HALPHEN

Un des plus éminents historiens du moyen âge, Louis Halphen, vient de mourir à soixante et onze ans. Chartiste, puis membre de l'Ecole française de Rome, il s'était orienté vers l'histoire médiévale et avait commencé son œuvre publiée avec un livre sur *le Comté d'Anjou au* XI^e *siècle.* Il enseigna pendant une vingtaine d'années à la Faculté des lettres de Bordeaux et fut en 1928 nommé professeur à la Sorbonne. Il dirigeait l'importante collection « Peuples et Civilisations », où il a publié plusieurs ouvrages. Officier de la Légion d'honneur, Louis Halphen était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

PARIS-VERSAILLES EN TEUF-TEUF

La route de Paris à Versailles a vu une course, ou plutôt un défilé fort curieux : trente-trois voitures de « la Belle Epoque », montées par de pittoresques chauffeurs qu'accompagnaient de charmants mannequins. Un seul incident sérieux marqua l'épreuve : une voiture s'enflamma dans la traversée de Sèvres. Par bonheur les pompiers de la ville, en tenue d'époque, parvinrent à circonscrire le sinistre, et l'accidenté arriva bon premier.

AU COMITÉ NATIONAL DU TOURISME

On sait l'importance prise depuis quelques années par le Comité national du tourisme, qui fédère toutes les initiatives et toutes les bonnes volontés de cette industrie éminemment française. La seconde session de 1950 du comité va se tenir à Paris du 13 au 18 novembre. Diverses questions importantes seront examinées. M. Ingrand, commissaire général au Tourisme, fera un rapport sur notre politique française du tourisme comparée à celle des pays étrangers. D'autre part, on examinera la rentabilité des industries touristiques ; on fera le point sur la mise en action du plan tracé après la guerre et qui se poursuit, notamment pour l'équipement des hôtels. Les syndicats d'initiative, les élus du tourisme, les syndicats hôteliers, bref tout ce qui touche au tourisme se retrouvera dans ces assises.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

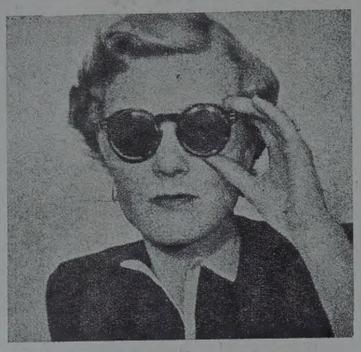
Nuages gris à Las Flores, *une des toiles que Carmelo de Arzadun expose à la Galerie Jeanne Castel.*

NOUVELLES INVENTIONS

Lunettes de protection

Ces modernes « lunettes de soleil » comportent des verres ajustables selon l'intensité de la lumière.

En tournant de gauche à droite on augmente l'effet protecteur de polarisation. Sur le cliché ci-dessous le verre de gauche est poussé au « maximum », celui de droite restant « moyen ».



Sur la route

Ce signal, analogue à ceux des bornes de carrefour, est monté sur les autocars de Chicago. Il facilite considérablement la circulation et évite nombre d'accidents. Il permet, entre autres, aux passagers du car de descendre sans aucun risque d'un côté ou de l'autre. Les trois feux indiquent : « vert » : doubler ; « jaune » : ralentir ; « rouge » : arrêt.

LA LUTTE CONTRE LE CRIME

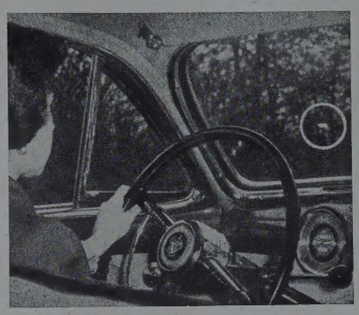
Le professeur Ribeiro, professeur de médecine légale et de criminologie de l'Université au Brésil, a donné à la salle des Arts et Métiers, 9 *bis*, avenue d'Iéna, dans le cadre du Comité national d'action contre le crime et la délinquance, une conférence sur *les Progrès de la police scientifique au Brésil.* Sa causerie a été suivie de la présentation d'un film documentaire sur *les Pénitenciers du Brésil.*

Confort moderne

Les constructeurs américains songent déjà aux fortes chaleurs de l'été... prochain. Ils viennent de lancer sur le marché un appareil réfrigérateur de format réduit qui, à l'avant de l'automobile, distribuera de l'air frais aux passagers.

L' « avertisseur » de vitesse

Cet ingénieux dispositif — qu'on n'a pu voir au Salon — équipera prochainement plusieurs modèles américains : Studebaker, Nash et Packard, notamment. Grâce à lui le conducteur peut contrôler sa vitesse sans quitter sa route des yeux, puisque les chiffres sont projetés sur un minuscule écran sur le pare-brise, à hauteur du visage. Les chiffres indiquant l'allure apparaissent en noir sur fond jaune, mais ce dernier passe au vert puis au rouge, automatiquement, aux grandes vitesses. Le nouveau compteur joue ainsi le rôle d'un véritable avertisseur. Schématiquement il comprend une ampoule électrique, un cercle transparent portant les chiffres de 10 à 160, un miroir et une lentille.



Roues à serrure

Désormais quinze secondes suffiront pour démonter la roue dont le pneu est crevé et lui substituer la roue de secours, sans l'aide d'aucun outil autre que l'indispensable cric. L'invention d'un ingénieur allemand s'applique à tous les modèles de voitures : une simple clé au centre du « chapeau » de roue libère cette dernière sans effort.

C. T.

Dans cette 4 CV Renault décapotable, à suspension Grégoire, carrossée par Jean Labourdette, celui-ci a recherché une totale visibilité et une excellente tenue de route grâce à l'avant surbaissé.

AUTOUR DU SALON DE L'AUTOMOBILE

Les réceptions

Comme chaque année, le Salon de l'automobile s'est accompagné d'une série de manifestations, déjeuners, dîners, cocktails, etc., à l'occasion desquels les constructeurs ont mis leurs agents commerciaux et les journalistes spécialisés au courant des résultats acquis et des programmes d'avenir.

Citons d'abord le cocktail offert par la Chambre syndicale des constructeurs et son président, le baron Petiet, dans ses locaux de la rue de Phalsbourg, et la réception organisée par l'Automobile Club de France, que préside le comte de Liedekerke-Beaufort, qui permirent d'avoir des vues d'ensemble sur l'avenir de l'industrie automobile française.

A l'issue du déjeuner offert par la Régie nationale des usines Renault, M. Lefaucheux, président-directeur général, a exposé les progrès réalisés dans la gestion de l'entreprise. La régie a produit cette année 680 véhicules par jour, contre 440 l'an passé à pareille époque. Pour la nouvelle série « Colorale » des 14 CV est prévue une sortie de 150 voitures par jour. M. Lefaucheux annonça enfin la sortie d'une 11 CV dont la production permettra d'atteindre le chiffre quotidien de 1.000 véhicules.

De son côté, Ford S. A. F. avait organisé, en son hôtel de l'avenue des Champs-Elysées, un dîner que présidait M. François Lehideux, président-directeur. Après avoir déclaré que les quelques faiblesses de la « Vedette », voiture « née avant terme », n'existaient plus qu'à l'état de souvenir grâce aux soins attentifs apportés à sa mise au point par les techniciens et les ouvriers de l'usine de Poissy, M. Lehideux présenta ensuite deux véhicules industriels très étudiés, le « Cargo » et le « Remorqueur ».

C'est également au cours d'un dîner que M. Jean-Pierre Peugeot exprima sa satisfaction du succès croissant remporté par la « 203 ». Cette voiture, dont le 50.000e exemplaire a été sorti, sera produite en décembre à la cadence de 300 par jour.

Rue de Bassano, où M. de Gary recevait au nom des Etablissements Hotchkiss autour d'une limousine grand tourisme 1905, le héros de la fête était M. Grégoire, père spirituel de la Hotchkiss qui porte son nom.

AU COCKTAIL DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

M. Lago, directeur général, et M. Marchetti, ingénieur en chef des automobiles Talbot, examinent avec notre directeur artistique, M. Marc Réal, et M. Jean Labourdette le numéro spécial que *France-Illustration* a consacré au Salon de l'Automobile et dans lequel a paru un important reportage sur la conception, la naissance et la vie d'une voiture de course.

Voici l'ouvrage attendu pour les 50 ans du XXe siècle

CINQUANTE ANS D'HISTOIRE

1900-1950

(de la Belle Époque à l'Ère Atomique)

publié à raison de 4 fascicules mensuellement.
Texte de Lucien GENET, agrégé de l'Université.
Tirage sur papier surglacé. Illustration soignée.

Abonnement mensuel : 280 francs.
Expéditions et encaissements sans aucun frais supplémentaires. Tous renseignements sur simple demande. Les quatre premiers fascicules sont expédiés immédiatement contre mandat-chèque de 265 fr. à notre c/c 2053-49 Paris, sans aucun engagement.

Librairie A. GARRIGUES, 90, rue des Moines. PARIS (17e) - Tél. : MAR. 01-36.

GALERIES

GALERIE LA BOÉTIE
83, rue de la Boétie - Ély. 60-43
MARTHE DONAS
PEINTURES RÉCENTES
jusqu'au 4 Novembre

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine - DAN. 91-10
ARNE WIBERG
PEINTURES

LES SPECTACLES

TH. DE PARIS - *Tous les soirs, 20 h. 45 (sauf jeudi)*
IL FAUT MARIER MAMAN !
Comédie musicale en 3 actes de **Serge VEBER** et **MARC-CAB.**
Musique de **Guy LAFARGE.** Mise en scène de **Pierre DUX,** avec
Denise Grey, Armontel, Jacqueline Valois, Christian Duvaleix, Jean Gaven et Odette Laure

ATELIER
HENRI IV
de
PIRANDELLO

TH. du GYMNASE
SACHA GUITRY
DEBURAU
LANA MARCONI

TH. des VARIÉTÉS
MAURICE CHEVALIER

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE MONACO

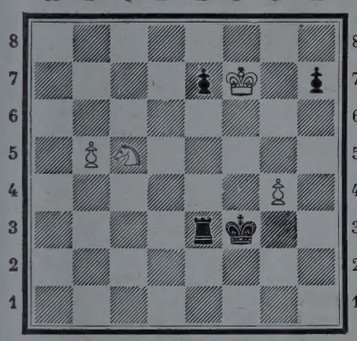
La série émise à la fin de l'année dernière pour le 75e anniversaire de l' « Union Postale Universelle » vient d'être complétée par quatre valeurs du même type. Il s'agit d'un nouveau timbre pour la poste ordinaire, 10 fr. jaune, et de trois vignettes de poste aérienne imprimées en deux couleurs : 40 fr. bistre et noir, 50 fr. vert et bleu, 100 fr. carmin et vert.

Le tirage de ces valeurs serait assez restreint : la vente a été assurée aux collectionneurs par séries complètes exclusivement, mais sans limitation de quantité.

J. BELLAY.

LES ECHECS N° 76

Solution de l'étude n° 77, par Didrichson. (Schachmaty, 1926.)



Les blancs jouent et gagnent.

1. b5-b6, Té3-é1 (si 1. ... Té3-é2 ; Cç5-d3 et la tour, dominée par le cavalier, ne peut plus empêcher la promotion en dame). — 2. Cç5-b3, Té1-d1 ! — 3. b6-b7 !, Td1-d8. — 4. Cb3-d4+, Rf3×g4 (le mieux, car autrement le pion blanc g4 peut devenir une menace. Exemple : 4. ... Rf3-g3 ; 5. Cd4-ç6, Td8-h8 ; 6. Rf7×é7, Th8-g8 ; 7. Ré7-f7, Tg8-h8 ; 8. Rf7-g7, Th8-é8 ; 9. g4-g5, Rg3-h4 ; 10. Rg5-h6 et 11. b7-b8 : D gagne). — 5. Cd4-ç6, Td8-h8. — 6. Rf7×é7, Th8-g8 ! (si 6. ... h7-h5 ; 7. Cç6-d8, Th8-h7+ ; 8. Cd8-f7 gagne, la tour ne pouvant plus retourner sur h8). — 7. Cç6-d8, Tg8-g7+. — 8. Cd8-f7, Tg7-g8. — 9. Cf7-h6+ et 10. Ch6×g8 gagne.

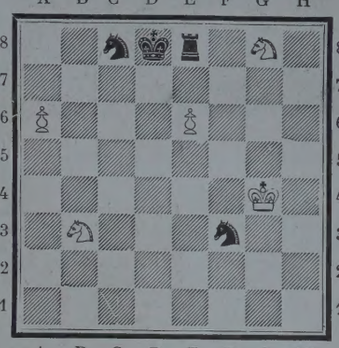
Une jolie domination de la tour par le cavalier.

Voici la partie la plus sensationnelle du récent tournoi de Budapest, où Bronstein et Boleslavsky enlevèrent la première place.

Blancs : Bronstein. Noirs : Najdorf.

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cb1-ç3, Ff8-b4. — 4. a2-a3, F×C+. — 5. P×F, ç7-ç5. — 6. é2-é3, Cb8-ç6. — 7. Ff1-d3, 00. — 8. Cg1-é2, d7-d6. — 9. é3-é4, Cf6-é8. — 10. 00. (Botwinnik joua 10. Fç1-é3 et fut vaincu par Reshevsky, au championnat du monde). — 10. ... b7-b6. — 11. f2-f4, Fç8-a6 ? (il fallait jouer f7-f5, pour empêcher f4-f5). — 12. f4-f5, é6-é5 (essayant de fermer les lignes, pour arrêter l'attaque contre le roi noir, après quoi commencerait l'attaque du pion ç4 par Cç6-a5). — 13. f5-f6 !, Rg8-h8. — 14. d4-d5 !, Cç6-a5. — 15. Cé2-g3, g7×f6. — 16. Cg3-f5, Fa6-g8. — 17. Dd1-h5, Fç8×f5. — 18. é4×f5, Tf8-g8. — 19. Tf1-f3, Tg8-g7 (si 19. ... Cé8-g7 ; 20. Dh5×h7+ !, R×D ; 21. Tf3-h3+, Cg7-h5 ; 22. Th3×h5+, Rh7-g7 ; 23. Fç1-h6+ et 24. Fh6-f8 mat). — 20. Fç1-h6, Tg7-g8. — 21. Tf3-h3. Les noirs abandonnent, car ils sont sans défense contre la menace 22. Fh6-f8 ! (si 21. ... Cé8-g7 ; 22. Dh5-h4, Dd8-é7 ; 23. Fh6-é3, h7-h5 ; 24. Dh4×h5+ ! et mat en trois coups, comme déjà vu).

Etude n° 78, par Gurvitch « 64 » (1936).



Les blancs jouent et font nulle.

La manœuvre finale de salut des blancs est très originale, et cette étude compte parmi les meilleures. Position finale extraordinaire et introduction splendide, que peut-on désirer de plus ?

ANDRÉ CHÉRON.

EXPOSITION DU MICROFILM ET DE LA PHOTOCOPIE

(Rétrospective, Démonstrations techniques, Applications)

organisée par le **Comité National de l'Organisation Française**
57, rue de Babylone - PARIS (VII°) - Inv. 22-80

Jusqu'au **25 OCTOBRE 1950**

au **MUSÉE D'ART MODERNE** de la VILLE de PARIS

Palais de NEW-YORK - Quai de New-York - PARIS (XVI°)

Métro : Alma-Marceau ou Iéna.
Autobus : 72 - 80 - 92 - 63 - 32 - 39.

ENTRÉE : **50 fr.**

Exposition ouverte de 14 heures à 18 h. 30 et de 20 heures à 23 heures.

Un mémento technique sera édité à l'occasion de cette Exposition.

FINALE DE LA COUPE DE GOLF D'ÉTÉ LA VITTELLOISE

La finale de la coupe de golf d'été LA VITTELLOISE se disputera le jeudi 26 octobre sur le terrain du Golf de SAINT-GERMAIN.

Les qualifiés seront convoqués individuellement.

Pourquoi vous priver plus longtemps des joies de la

TÉLÉVISION

puisque tous les appareils de la gamme 441 lignes

PHILIPS

pourront toujours s'adapter à tout nouveau lignage. Renseignements et démonstration aux Établissements JU - CA. 5, rue Réaumur, Paris (3e). ARC. 54-45. Distributeurs officiels PHILIPS. Station service Télévision et Radio.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATION
à la Chambre des notaires de Paris, le 24 octobre 1950, à 14 heures,

BEL IMMEUBLE à PARIS VII°

à l'angle de 3 voies

avec façade sur le Champs-de-Mars

comprenant

HOTEL PARTICULIER LIBRE

2 sous-sols, rez-de-chaussée, 1er et 2e étage, jardin, avec entrée particulière avenue Émile-Deschanel, n° 24

et 2 ÉTAGES D'APPARTEMENTS

aux 3e et 4e étages avec entrée particulière rue Savorgnan-de-Brazza, n° 6

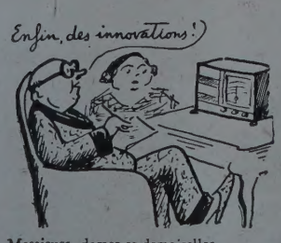
Mise à prix : 25 millions.

S'adresser : Me **FLEURY**, notaire à Paris, 31, rue Poussin. Tél. : Jasmin 95-15.

DE L'AUTOMNE AU PRINTEMPS...

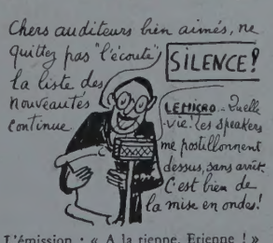
...il y a une collaboration étroite qui permet, en plantant dès maintenant les tulipes et jacinthes, d'avoir des fleurs lorsqu'arrivent les tout premiers beaux jours.

ÉMISSIONS NOUVELLES OU PLUS ÇA CHANGE..., par CAMI.



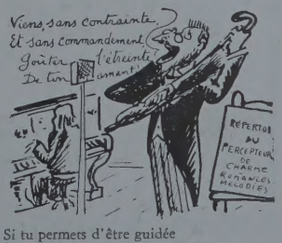
Messieurs, dames et demoiselles,
Dit le speaker suavement,
Voici nos émissions nouvelles,
Nos formidables changements.
Chers auditeurs, prenez-en note,
Au lieu de dix-huit heures six,
L'émission « Marchons dans les grottes »
Passe à vingt et une heure dix.

Innovation sensationnelle,
Le cours psychiatrique : « Qui qu't'es ? »
A changé son titre et s'appelle :
« Qui n'a pas ses complexités ? »
La grande émission : « Prête antenne »,
Qu'on écoutait le vendredi,
Passe la semaine prochaine,
A la même heure, le mardi !



L'émission : « A la tienne, Etienne ! »
Sur chaîne nationale doit
Passer sur chaîne parisienne
Sous le titre : « Je bois Benoît ! »
Et l'émission de midi seize,
« Chants de France », dorénavant,
S'appellera : « Chansons françaises ! »
Mais n'écoutons pas plus avant.

Radio, pauvre « boîte de somme »,
Qui cherche du neuf sans entrain,
Tes nouveautés ne sont en somme
Que des changements de « train-train » !
Certains acteurs tu fais entendre
Dont les talents ne sont pas niés,
Mais tes émissions rose tendre,
C'est du beau, du bon, du beau niais !



Si tu permets d'être guidée
Dans tes programmes novateurs,
Je vais te soumettre une idée
Pour plaire à tes chers auditeurs :
En tes studios, loin du vacarme,
Dans un tour de chant mélodieux,
Présente un « percepteur-de-charme ».
Ça, c'est du nouveau ! Qui dit mieux ?

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

nd

ris

France

Chère Am

je t'envoie la photo de mon jardin
au mois d'avril dernier. Le tien
peut être tout aussi joli si tu plantes
maintenant tes oignons à fleurs de tulipes
jacinthes et narcisses ; mon mari les
a déja plantés

je t'embrasse

Jeanne

Demandez dès aujourd'hui à votre fournisseur les oignons à fleurs hollandais, robustes et sains ; il suffit de les planter dès maintenant et la nature fera le reste.

ZEVINGER 2.388